NOTES LITTÉRAIRES

FRANZ FOULON

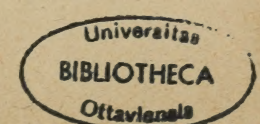
NOTES LITTÉRAIRES



CHARLEROI

DÉSIRÉ HALLET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
3, RUE CHARLES II (MONTAGNE)

[1909]



ROME DE ZOLA

ROME DE ZOLA

Faut-il faire un reproche aux maîtres de leurs procédés habituels, ou plutôt parmi les maîtres de la littérature en est-il qui peuvent échapper à ce reproche? Une page de M. Zola se reconnaît entre cent autres, comme une page de M. Renan ou une strophe de Victor Hugo, et, fait plus particulier encore, et qui ne se présente pas toujours pour la prose de M. Renan ou pour les vers de Victor Hugo, rien ne

ressemble plus à une page de M. Zola qu'une autre page du même auteur. N'en est-ce pas assez pour qu'avec notre besoin continuel de nouveauté, la soif de sensations toujours renouvelées qui est la caractéristique de cette époque, et aussi l'imprécision de notre jugement littéraire et artistique, par suite de l'abandon volontaire de tout critérium, nous fassions un grief à M. Zola de l'unité magnifique de sa manière ? Il est vrai, qu'à mesure que les œuvres s'accumulent, cette unité persistante nous déflore l'imprévu non des spectacles que nous offre sans cesse la féconde imagination du romancier, mais des impressions que ces spectacles lui susciteront, de l'angle sous lequel il les verra, des couleurs avec lesquelles il va nous les depeindre et de la valeur qu'il leur donnera en vue de la fin esthétique et morale de son œuvre. D'avance nous connaissons le parti

que le génie de M. Zola saura tirer aussi bien d'un conflit de conscience que d'un grand et fastueux décor, fût-ce celui de la ville éternelle. Et plus encore, nous n'aurons aucune peine, instruits par de précédents ouvrages sortis du moule invariable où les coule le dédain de M. Zola pour l'ordinaire habileté, à deviner quels rapports il va établir entre ces deux éléments de son œuvre, dans quelles proportions ils sont appelés à se combiner, les ressources qu'il tirera à mesure tantôt de leur opposition sentimentale, tantôt de leur harmonieuse intimité. Il nous a lui-même expliqué autrefois que son besoin de décrire se compliquait toujours « d'intentions symphoniques et humaines ». Néanmoins, la puissance tranquille et soutenue, la vibration appuyée, le doigté merveilleusement sûr, en dépit de la lourdeur affectée de l'exécution, intéressent sans conteste, à

moins qu'ils ne séduisent. Il se peut que la phrase robuste, toujours en même posture d'équilibre sur un rythme balancé et lyrique, la persistance du même accord plein et sonore qui reparaît à intervalles presque prévus, le retour du même dessin amenant les transitions, de multiples tournures reconnues à chaque page, il se peut que tout cet ensemble, constitutif de la manière de M. Zola, ait fait croire sinon à une pénurie volontaire de ressources, ou à un défaut de souplesse nécessaire pour adapter le style à la diversité des sujets traités, tout au moins à un parti pris de s'en tenir à l'outil une fois forgé, et de l'employer indistinctement à défricher tous les champs de l'inspiration.

Rien n'est plus rare que ces formes merveilleuses qui peuvent s'approprier également à toutes les circonstances de la littérature. A vouloir ouvrir toutes

les portes avec la même clé, on risque fort de ne pas pénétrer là où surtout l'on aurait voulu entrer. C'est principalement depuis que M. Zola s'est attaché à une série d'œuvres nouvelles sortant de son exploration habituelle des prétendues mœurs bourgeoises, qu'on a entendu regretter qu'il n'ait pas rajeuni sa forme en même temps que ses milieux. Un talent comme le sien eût-il perdu à revêtir des manières diverses ? D'autres, et non des moindres, se sont ainsi renouvelés, tout en restant eux-mêmes, ce qui est précisément le lot du vrai génie. L'outil qu'il s'est forgé, qui est bien à lui, dont nul ne lui dispute la force et la belle aisance, étonnamment apte à mettre en valeur les conceptions littéraires mouvementées où il s'est complu jusqu'ici, les foules élégantes et avides du *Bonheur des Dames*, les légions en déroute de la *Débâcle*, les masses indignées et souf-

frantes de *Germinal,* les furieux élans de superstition de *Lourdes*, est aussi admirablement propre à nous remettre devant les yeux les splendeurs de la Rome des César et des papes ; mais peut-être n'est-il pas assez subtil, pas assez aiguisé, pas assez pénétrant pour fouiller jusqu'au fond l'âme compliquée et sournoises des *porporati* qui conduisent les destins de l'Église à travers l'intrigue et la dissimulation. La papauté et son état-major de prélats n'ont ni la simplicité ni la franchise brutale ou naïve des Rougon-Macquart et des Quenu-Gradelle. Il est douteux que les membres du sacré collège, auxquels l'abbé Pierre Froment rend successivement visite, s'expriment sur son compte et sur celui de son livre avec une si brusque sévérité dépourvue d'artifices; douteux q'un Boccanera, camerlingue et papable, s'oublie jusqu'à proférer un véhément acte d'accusation contre

Léon XIII devant un jeune ecclésiastique étranger qui lui était totalement *inconnu* la veille, mis en suspicion à cause d'un livre subversif et qui, demain, condamné mais non soumis peut-être, peut déchirer l'Église d'un nouveau schisme ; douteux qu'un monsignor Nani, la conscience la plus ferme de tout ce monde, celui dont le pouvoir secret et les combinaisons à longue portée paraissent diriger toutes les intrigues, se laisse pénétrer par don Vigilio, un naïf, un trembleur, que la terreur des jésuites effare, et qui met à nu, avec une sûreté stupéfiante, la pensée de derrière la tête des prélats qui traversent son antichambre. Il est douteux surtout qu'un pape aussi habile et aussi circonspect que Léon XIII se soit laisser aller à accabler de sa condamnation formidable un pauvre prêtre qui n'avait fait que s'inspirer de ses encycliques. Et tout le monde

accable le malheureux, tout le monde écrase de ses dédains et de ses mépris l'apôtre ingénu du socialisme chrétien. En vérité, Rome n'a pas de ces colères compromettantes; elle n'a pas pour les tendances humanitaires et socialistes, qui s'épanouissent aujourd'hui dans le sein de l'Église, de ces arrêts tranchants comme le couteau de la guillotine ; elle préfère entretenir l'équivoque et en vivre. Et c'est précisément parce que l'équivoque se prolonge que l'abbé Pierre Froment a pu écrire son livre, qu'il était autorisé à se croire en plein accord avec celui qu'on appelle le pape des ouvriers, et qu'il lui était permis d'escompter sinon une approbation éclatante, tout au moins un diplomatique et traditionnel silence. Malheureusement, dans son livre, se rencontrent à diverses reprises les mots de religion nouvelle. Ah! là est le grand crime, le péché pour lequel il n'y a

nulle rémission possible ! Et c'est grand dommage que ces mots malencontreux soient sortis de la plume de l'abbé Froment. Grâce à eux, la congrégation de l'Index va pouvoir condamner son livre sans se prononcer sur le fond même de la question, et M. Zola pourra écrire un gros volume, tout en évitant de nous parler des sentiments de Rome concernant la démocratie chrétienne. Ah ! nous n'ignorons pas qu'il eût été difficile et téméraire de se prononcer ! M. Zola a reculé devant la tâche, mais l'habileté technique du romancier qui a introduit ce facteur religieux dans le débat enlève son principal intérêt au roman. Il ne fallait pas un nouveau volume de 700 pages pour nous apprendre que l'Église se refuse à composer avec l'irréligion, l'athéisme, la libre-pensée ou les confessions schismatiques. Elle combat le socialisme non parce qu'il est le

socialisme, mais parce qu'il se présente à elle sous les couleurs de l'irréligion. Quant au principe socialiste, il n'est autre chose que le principe chrétien dans toute sa pureté première. L'abbé Pierre Froment, dans son livre de la *Rome nouvelle,* ne prétend, d'ailleurs, que faire retour à l'ancien chritianisme, et il expose ainsi l'essence économique de la religion : « Jusqu'à Jésus, les prophètes ne sont que des révoltés, qui surgissent de la misère du peuple, qui disent ses souffrances, accablent les riches, auxquels ils prophétisent tous les maux, en punition de leur injustice et de leur dureté. Jésus lui-même n'est que le dernier d'entre eux, et il apparaît comme la revendication vivante du droit des pauvres. Les prophètes socialistes et anarchistes avaient prêché l'égalité sociale, en demandant la destruction du monde s'il n'était point juste. Lui, apporte également aux

misérables la haine du riche. Tout son enseignement est une menace contre la richesse, contre la propriété. » Et plus loin : « Pendant les trois premiers siècles, chaque Église a été un essai de communisme, une véritable association dont les membres possédaient tout en commun, hors les femmes. Les apologistes et les premiers pères de l'Église en font foi, le christianisme n'était alors que la religion des humbles et des pauvres, une démocratie, un socialisme en lutte contre la société romaine. » C'est la même pensée que Bourdaloue exprime dans le sermon sur l'aumône : « Selon la loi de nature, tous les biens devraient être communs. Comme tous les hommes sont également hommes, l'un par lui-même et, de son fonds, n'a pas de droits mieux établis que ceux de l'autre, ni plus étendus. Ainsi il paraîssait naturel que Dieu leur accordât les biens de la terre pour en reueil-

lir les fruits, chacun selon ses nécessités présentes... Quand le riche fait l'aumône, c'est une sorte de dette dont il s'acquitte ; c'est la *légitime* du pauvre qu'il ne peut refuser sans injustice. » Il est impossible d'être plus nettement socialiste. Collectivistes ou communistes, de nos jours, ne vont pas plus loin. Néanmoins, la phrase de Bourdaloue n'a pas été déférée à la congrégation de l'Index. Et le livre de l'abbé Froment ne l'est que parce qu'il contient les mots de religion nouvelle. D'autre part, M. Zola nous fait un éloquent tableau des progrès incessants du socialisme catholique : « En Allemagne, la terre classique du socialisme, Mgr Ketteler parla un des premiers de frapper les riches de contributions, créa, plus tard, une vaste agitation que tout le clergé dirige aujourd'hui, grâce à des associations et à des journaux nombreux. En Suisse, Mgr

Mermillod plaida si haut la cause des pauvres, que les évêques, maintenant, y font presque cause commune avec les socialistes-démocrates, qu'ils espèrent sans doute convertir au jour du partage. En Angleterre, où le socialisme pénètre avec tant de lenteur, le cardinal Manning remporta des victoires considérables, prit la défense des ouvriers pendant une grève fameuse, détermina un mouvement populaire que signalèrent de fréquentes conversions. Mais ce fut surtout en Amérique, aux Etats-Unis, que le socialisme catholique triompha, dans ce milieu de pleine démocratie, qui a forcé des évêques tels que Mgr Ireland à se mettre à la tête des revendications ouvrières : toute une Eglise nouvelle semble là en germe, confuse encore et débordante de sève, soulevée d'un espoir immense, comme à l'aurore du christianisme rajeuni de demain. »

Comment croire qu'en présence d'un pareil mouvement, la papauté va prendre position, se déclarer ouvertement pour l'une des parties, susciter un conflit où elle serait directement mise en cause, et qui peut aboutir à un schisme ? Au contraire, dans la réalité, nous la voyons temporiser, essayer de concilier les deux éléments contradictoires qui se dessinent, tout en se réservant les avantages éventuels que chacun d'eux pourra lui apporter. N'avons-nous pas vu en Belgique les deux chefs des fractions cléricales entreprendre le voyage de Rome ? Ni l'un ni l'autre n'a désarmé au retour. Certes, l'histoire nous apprend que, si son intérêt le commande, l'Eglise, n'hésitera pas à se prononcer différemment selon les lieux et les circonstances, et que nous pourrions la voir un jour condamner en France et en Belgique un néo-christianisme auquel

elle ouvrirait ses bras tout larges en Amérique. N'y a-t-elle pas toléré le congrès des religions qu'elle condamne à Paris ? En matière d'enseignement, nous l'avons vue refuser en Belgique ce qu'elle est contrainte de subir en France. Au surplus, M. Zola reconnait lui-même qu'il a pris presque tout le livre de son abbé Pierre dans un gros ouvrage sur le *Socialisme catholique* de M. Nitti, écrit en italien et traduit en français. D'aucuns, que les deux derniers ouvrages de M. Zola, *Lourdes* et *Rome*, gênent dans leurs quotidiennes polémiques, crient au plagiat. Pour nous, nous ne voyons là que l'acte d'une haute conscience d'artiste qui veut, avant tout, étayer son œuvre sur un fait vrai, avéré, indiscutable. Mais qu'on nous dise donc si le livre de M. Nitti a subi le même sort que celui de l'abbé Froment ; qu'on nous dise si la congrégation de l'Index, si le pape ont

solennellement condamné les doctrines économiques émises par l'écrivain italien.

Il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons que regretter que M. Zola ait escamoté le véritable intérêt du conflit à l'aide d'un subterfuge qui ne laisse aucun doute sur le sort final du livre de l'abbé Froment. Après avoir promené son héros chez les prélats du sacré collège, qui tous l'ont successivement condamné, M. Zola l'amène près du pape pour arracher au jeune prêtre dégoûté, vaincu, anéanti, après les épreuves qu'il a déjà subies, la formule humiliante de la rétractation. Et voici le langage que M. Zola prête au pape et dans lequel il prétend résumer les objections de l'Église à la démocratie chrétienne : « Si le socialisme est simplement un désir de justice, une volonté constante de venir au secours des faibles et des souffrants, qui donc plus

que nous s'en préoccupe, y travaille avec plus d'énergie? Est-ce que l'Église n'a pas toujours été la mère des affligés, l'aide et la bienfaitrice des pauvres? Nous sommes pour tous les progrès raisonnables, nous admettons toutes les formes sociales nouvelles qui aideront à la paix, à la fraternité... Seulement, nous ne pouvons que condamner le socialisme qui commence par chasser Dieu pour assurer le bonheur des hommes... »

Mais la question n'est pas là! L'abbé Pierre Froment n'est pas socialiste, ou du moins il ne l'est pas encore. Actuellement, il se contente d'être démocrate-chrétien, ce qui est tout différent au point de vue religieux, mais ce qui est la même chose au point de vue économique. Le pape condamne le socialisme tout court, celui qui met Dieu hors de la conscience humaine et prêche l'irré-

ligion. Qui donc en doutait ? Mais que pense-t-il de l'autre socialisme, de celui qui va à la messe, s'il ne la dit pas, et qui prétend procéder directement des enseignements du Christ? En un mot, que pense-t-il de la doctrine sociale qu'ils défendent tous les deux, et qui est la même au fond? Voilà qui eût été intéressant de savoir. A la vérité, M. Zola n'a pas touché à la grande controverse qui menace de déchirer prochainement la catholicité. Il a évité de se prononcer à l'aide d'un expédient confessionnel. Pierre Froment a bien tort de désavouer son livre. Il lui suffirait d'en supprimer les mots de religion nouvelle. La papauté est prête à admettre toutes les formes sociales pour autant qu'elles respectent et favorisent la puissance de l'Église. Dans la scène de l'entrevue de Léon XIII et de l'auteur de la *Rome nouvelle*, admirablement traitée, du reste, une des plus

belles qui soient sorties de la plume féconde du maître de Médan, vous ne trouverez pas une parole du pape qui puisse faire croire qu'il approuve ou désavoue le mouvement néo-chrétien, et si un lecteur superficiel peut se contenter de l'incontestable beauté esthétique qui se dégage de ces pages, ceux, précisément, qui sont préoccupés de l'importance extrême de ces graves questions ne sauraient s'en déclarer satisfaits. L'outil de Zola n'a pas eu la force de pénétration nécessaire pour fouiller à fond « le cadavre ». Et l'équivoque subside plus que jamais. Ah ! la fâcheuse idée qu'a eue l'abbé Froment d'écrire ces mots malencontreux de religion nouvelle ! Et la belle bataille d'opinions dans l'entourage du pape que Zola eût pu dépeindre si la question eût été vraiment posée !

Si nous formulons ces critiques, c'est qu'on nous a présenté *Rome* com-

me n'étant pas seulement une œuvre de pure imagination, mais qu'elle met en scène des personnages encore vivants, non pas même en les couvrant d'un voile transparent comme dans les romans à clé, mais en respectant leur complète identité. La papauté évoquée dans le livre n'est pas une conception symbolique, issue du cerveau de l'auteur, reconstituée par des observations multiples sur des sujets divers et rapportées toutes à une fin déterminée; Zola a voulu nous montrer le sacré collège actuel en action. Selon un mot qui lui fut cher, il a voulu donner un document à son siècle. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est là une littérature puérile qui, voulant éviter les erreurs de l'imagination, y retombe à chaque pas, et, visant à nous dépeindre la réalité, s'en écarte à chaque instant. Mais je crois que jamais n'est apparue plus vaine la conception que M. Zola

a prétendu nous imposer autrefois du roman moderne, à l'époque où il se moquait si agréablement du roman idéaliste où l'on entassait « tout ce que l'on peut imaginer de plus fou et de plus riche, toute la fantaisie d'or des poètes ». Le moindre *porporato* romain qui voudrait nous laisser un jour ses mémoires secrets, même dépourvus de toute splendeur de style, apporterait à son siècle une autre valeur de documentation que les combinaisons arbitraires de M. Zola. Un roman — et c'est ici la grande erreur de M. Zola — ne peut vivre que comme œuvre d'imagination. Comme « document » sur l'époque, il sera toujours en dessous des mémoires, des procès-verbaux d'enquête, des annales judiciaires ou administratives. D'ailleurs, c'est à ces sources mêmes que M. Zola — de son aveu — va puiser les éléments dont il a besoin pour établir le cadre, le fond

et souvent la trame de son roman. Nous sommes loin de lui en faire un grief, mais nous ne pouvons reconnaître l'importance et la valeur qu'il paraît attacher à ce simple travail de compilation, de coordination et de vulgarisation, qui, pour ceux qui plus tard auront besoin de données précises sur ces matières, sera toujours suspect, précisément à cause de l'imagination que le romancier le plus réaliste ne saurait dépouiller tout à fait. Ceux-là retourneront aux mémoires, aux procès-verbaux d'enquête, aux annales judiciaires ou administratives, et le travail de M. Zola restera ainsi complètement nul au point de vue de l'apport « de choses », qui a été son ambition. M. Zola veut « faire de la vie », comme il le disait encore dans un récent article où il a entrepris la défense de son livre. Eh ! qu'il nous fasse de la vie avec son imagination,

avec sa pensée, avec son rêve ; mais qu'il n'ait pas la prétention de faire une vie qui doit effacer, anéantir, remplacer la vraie Vie. Pendant que M. Zola nous dépeint son Léon XIII de convention, le vrai Léon XIII va, vient, mange, dort, pense et écrit. Faire de la vie ! Mais M. Zola ne peut pas faire que la vie ne soit pas. Léon XIII n'aura-t-il existé que parce que M. Zola nous l'aura dit, ou parce que réellement il aura été le chef de la catholicité à la fin du XIXe siècle ? Au fond de cette manie de la réalité minutieuse, de l'actualité imminente, il y a un intérêt palpitant qui enchaîne le lecteur, mais il y a aussi toujours une duperie, parce que la fantaisie du roman ne perd jamais ses droits. Il y a quelque chose qui est plus vivant que les livres de M. Zola, c'est la vie elle-même qu'il prétend refaire et corriger. A la vérité, pour faire de la vie, il n'a pas même

besoin d'écrire, il n'a qu'à se laisser vivre — et nous en faisons tous autant.

« Fantaisie d'or de poète », c'est ainsi qu'il faut savoir considérer la dernière œuvre du maître si on veut la goûter pleinement. On y trouvera ces qualités savoureuses, ces sensations fortes, cette pompe lyrique qui ont valu à Zola une si haute place dans la littérature contemporaine, mais surtout le prestige de l'imagination et jusqu'à ces « amours triomphales qui enlèvent les amants dans le monde adorable du rêve ».

L'abbé Froment revenu de Lourdes, « révolté par toute cette basse idolâtrie, la foi morte à jamais et l'âme inquiète pourtant devant l'éternel besoin du divin qui tourmente la créature », a rêvé le rajeunissement de la religion, « le retour à la morale pure de l'évangile telle que Jésus l'avait

prêchée », au contact de l'effroyable misère du prolétariat moderne et sous les suggestions d'un parti de démocrates-chrétiens ayant à sa tête le comte Philibert de la Choue, approuvé, soutenu par le cardinal français Bergerot. Sous l'empire de ces idées, l'abbé écrit un livre, *la Rome nouvelle*, « un livre qui sortait de lui comme un appel de son cœur, en dehors de toute idée littéraire ». Dans ce livre, il conjurait l'Eglise de reprendre la tradition évangélique, de s'appuyer sur les pauvres et les humbles, « de briser l'atroce loi de fer, le travail devenu une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande ». Par malheur, il ne borne pas là son zèle de néophite et il s'oublie jusqu'à décorer du nom de religion nouvelle ce rajeunissement du vieux christianisme. Et brusquement il est appelé à Rome pour y défendre son livre déféré à la congrégation de l'In-

dex, qui menace son œuvre d'interdit. Sur la recommandation du comte de la Choue, l'abbé Froment s'installe à Rome au palais Boccanera. Et alors, tandis que la congrégation de l'Index instruit le procès du livre, commence un lent travail d'émasculation, de compression et de démoralisation qui renvoie le pauvre prêtre, voulant se jeter sans tarder aux pieds du pape et lui demander justice, de prélat en prélat, un jeu où le naïf apôtre de la démotie chrétienne joue le rôle de volant et les cardinaux celui de raquettes. Ce n'est que lorsqu'on le croit bien à point, suffisamment mûri par les humiliations et les démarches infructueuses, qu'on lui permet d'approcher du pape qui, en un tour de main, lui arrache sa soumission et le désaveu de son livre.

Autour de cette intrigue principale

s'enroule une seconde intrigue sentimentale auprès de laquelle pâlissent les plus ingénieuses fantaisies d'Octave Feuillet. Benedetta, la nièce du cardinal Boccanera, demande à la juridiction ecclésiastique l'annulation de son mariage avec le comte Prada, en invoquant la prétendue impuissance congénitale de son mari. Benedetta aime éperdûment le prince Dario et ne s'en cache pas. Elle a juré d'être à lui, mais elle ne sera sienne que lorsqu'un nouveau mariage les aura unis. Malheureusement, un beau jour, Dario mange des figues empoisonnées qu'une vengeance de prêtre italien avait envoyées au cardinal Boccanera. Dario va mourir. Benedetta, l'abbé Froment et une vieille servante sont à son chevet. Et alors se passe une chose inouïe. Benedetta, en proie à une exaltation extrême, maudissant sa virginité inutile, se dévêt. Elle ôte ses derniers

voiles : elle apparaît toute nue, adorablement belle, et elle rejoint Dario sur son lit mortuaire. Les deux amants s'enlacent d'une étreinte éperdue, et, tandis que Dario expire, tué par le poison, le cœur de Benedetta éclate dans l'extase infinie, et elle meurt, éternellement liée à lui, « tous les deux étroitement serrés, à jamais dans les bras l'un de l'autre ».

La critique aurait ici beau jeu si elle s'avisait de reprendre, à propos de cette scène, les sarcasmes par lesquels M. Zola accueillait autrefois les imaginations fantaisistes de ceux qu'il appelait — avec quel dédain ! — les romanciers idéalistes. Avec l'affabulation de sa dernière œuvre, les prestigieuses descriptions de la Rome moderne, l'évocation de la Rome antique, — et vous voyez d'ici le parti que M. Zola a su tirer de cette prestigieuse toile de fond,

— nous sommes en plein romantisme, en pleine rhétorique, loin, bien loin du fameux roman expérimental dont il fut jadis le bruyant annonciateur. Et notez que nous ne considérons pas comme imagination romantique la tentative d'assassinat du prêtre Santobono sur le cardinal Boccanera et qui aboutit à la tragédie de la mort de Dario et de Benedetta. Je crois au contraire que l'épisode des figues a beaucoup coûté à M. Zola; qu'il ne s'est nullement dissimulé qu'on allait l'accuser de donner dans le roman-feuilleton. Mais il y a des circonstances où le roman-feuilleton a raison et, tenant avant tout à donner une idée complète de toutes les préoccupations qui agitent le monde du clergé romain, il ne pouvait passer sous silence un ordre d'appréhensions qui, de l'aveu de l'histoire et de la légende, y tiennent une si grande place.

Rien n'est plus curieux, d'ailleurs, que le cas littéraire de M. Zola. Se rappelle-t-on ses polémiques qui enflammèrent notre vingtième année, ses prétentions à la littérature scientifique qu'il plaçait ingénûment sous la tutelle de Claude Bernard, son dédain de l'imagination, son mépris de la rhétorique? Il a écrit quelque part que le style de ses rêves était le style du code civil.

Non seulement, jamais on n'a mieux établi que dans *Rome* les droits imprescriptibles de l'imagination et de la rhétorique, mais M. Zola est presque seul aujourd'hui à les faire valoir avec cette puissance. Toute la jeune école du roman s'est détournée de lui; elle est allée vers plus de sobriété, plus de netteté, plus de précision. L-abondance descriptive dont il gonfle ses romans font — d'après une expression qu'il

appliquait jadis à un autre — danser ses personnages dans des horizons trop larges. Chacun de ses romans a l'aspect d'un Paradou littéraire où les phrases poussent follement les unes sur les autres, dans une étonnante splendeur de végétation. Et il semble aujourd'hui, après la *Débâcle,* après *Germinal,* après *Lourdes,* après *Rome*, que Zola soit le dernier des romantiques, magnifiant par la richesse du verbe et le prodige de l'imagination les grandes manifestations de la vie moderne.

De tout temps, son tempérament l'a emporté sur sa raison. Déjà à l'époque de ses polémiques de critique au *Voltaire*, au *Figaro,* dans les revues russes, il maudissait le lait romantique qu'il avait sucé dans son enfance, et à mesure que son style fleurissait sous ses doigts, il se plaignait davantage. La belle unité, la logique de sa vie de ro-

mancier est le plus étrange démenti que la nature ait jamais donné à un esprit critique. Et à le voir aujourd'hui comme romancier, si loin du but qu'il s'était assigné comme critique, on en vient à se demander pourquoi il a tant combattu naguère. Roman expérimental, style d'enquêteur, déterminisme scientifique, tout celà est parti avec les vieilles lunes. Et on en arrive à se dire qu'il ne s'est tant agité que pour la liberté de tout dire et le droit de tout dépeindre. Ce qui est une conquête que d'autres peut-être avait faite avant lui.

M. Zola s'est naguère beaucoup moqué de la science de M. Renan, — sur quoi nous ne le chicanerons pas, — mais il s'est aussi moqué de son style, ce qui est infiniment plus grave. Pour lui, M. Renan n'était qu'un rêveur, qui se bornait à habiller les véri-

tés scientifiques de poésie et de rhétorique. « M. Renan, a-t-il écrit, est un de ces poètes de l'idéal qui suivent les savants en traînant la jambe et en profitant de chaque halte pour cueillir quelques fleurs. » Remplacez le nom de M. Renan par celui de M. Zola, effacez les savants et mettez l'actualité à la place, et vous aurez un portrait exact du maître de Médan. Autrefois, l'esthétique de M. Zola semblait faire fi de ces fleurs. La postérité, heureusement pour lui, ne sera pas de son avis.

(*Revue de Belgique*, 15 Juin 1896).

LOURDES DE ZOLA

LOURDES DE ZOLA

Une fois de plus, à l'annonce que le maître de Médan avait été attiré par le mystère de Lourdes et que, pélerin docile et édifiant, il s'était approché avec la foule des croyants de la piscine miraculeuse, la politique a perdu pied au contact des choses de la littérature. Se rappelle-t-on la réclame bruyante et intéressée que certains journaux ont faite d'avance au dernier roman d'Emile Zola, par la publication des détails de

son séjour dans la station balnéaire des Hautes-Pyrénées? Le maître, naturellement poli et circonspect, tenait particulèrement à garder une attitude qui ne put en rien froisser la pieuse susceptibilité et la foi soupçonneuse des milliers de malheureux qui venaient demander à l'intervention céleste un remède à leurs maux, condamnés par la science. Devant les interviewers empressés sur son passage, avides de saisir sur ses traits, dans son regard, dans ses paroles, la moindre indication approbatrice ou méprisante, du spectacle qu'il avait sous les yeux, il avait prudemment esquivé le fond du débat en se montrant vivement impressionné par la grandeur émouvante de la foi sans bornes de tout ce peuple, venu des quatre coins de l'univers, et poussant incessamment, vers le miracle, la plainte désolée de l'humanité souffrante. Ce qui frappait son âme d'ar-

tiste et de poète, c'était l'inépuisable expansion de notre espérance, et, comme qu'il l'a montrée naguère, dans d'autres œuvres, animée par la soif du lucre ou par l'insatiable désir, se ruant vers la richesse ou vers l'amour, ainsi il a entrepris de la montrer aujourd'hui, animée par la foi et l'extase, à la recherche de la santé et de la vie.

Il n'en fallait pas plus pour que quelques-uns, faisant servir l'admiration, tout esthétique, du maître, aux besoins d'une cause à défendre, établissant une équivoque, peut-être volontaire, sur la nature de l'impression qu'il avait ressentie, annonçassent partout le grand et nouveau miracle de la Vierge de Lourdes : la conversion d'Emile Zola. Ceux qui connaissaient la foi matérialiste de celui qui a bâti toutes ses œuvres sur la théorie de l'hérédité et s'est fait un dogme de rattacher toutes

les actions de ses personnages à un jeu des fonctions physiologiques, pouvaient se demander sur quoi l'on se fondait pour escompter d'avance une apologie de la grotte miraculeuse qu'on aurait pu mettre entre les mains des croyants comme la preuve palpable d'un phénomène surnaturel plus éclatant que les autres. Il est dans l'Académie — que le maître s'obstine à solliciter — une fraction importante qui fait aussi volontiers état — ce n'est un mystère pour personne — des sentiments de bonne compagnie des récipiendaires, de leur respect mondain et fragile, mais apparent et continu, des choses religieuses, que de leur talent et de leur valeur comme écrivains. Nous parlions récemment, à cette même place, de ces productions littéraires dans lesquelles l'écrivain dépouille volontairement sa virilité et son originalité native, qui apparaissent inopinément sur l'ensem-

ble de son œuvre comme des champignons sur le fût rigide et régulier d'un hêtre, et qui ne sont, en somme, que des placets déguisés à l'adresse des quarante. Etait-ce cela qu'on attendait du solide et vigoureux romancier qui, en dépit d'une école déplorablement inférieure qui prétend s'autoriser de ses principes, reste un exemple, rare dans notre littérature, de fidélité à lui-même. Donner au public un livre dans lequel, sans faire choix parmi les contradictions qui se heurtent autour de la source miraculeuse, on ne tient cependant pas l'intervention divine pour avérée, c'était infliger une déception à ceux qui avaient espéré un abaissement du caractère et du talent de l'auteur. Aussi, peut-être contrairement à l'attente de l'écrivain, le livre sera-t-il rejeté par ceux-là qui ont le plus contribué à le lancer, avant qu'il ne fut écrit. Il n'y a là pas une phrase, pas un mot,

a-t-on dit, dont puisse s'effaroucher un catholique. Malheureusement cela ne suffit pas, et c'était autre chose qu'une réserve décente et des qualités négatives que d'aucuns avaient attendus de la maturité de M. Zola.

Le livre, on le connaît. Coulé dans le moule d'une *Page d'Amour*, divisé en cinq grandes parties — cinq journées plutôt, puisque toute l'action tient dans cette unité de temps — qui se partagent elles-mêmes chacune en cinq chapitres, il met en scène toutes les manifestations de cette prodigieuse ferveur, de ce retour à la foi ardente du douzième siècle. Soumis aux sévères prescriptions de la théorie du roman expérimental, qu'il a lui-même conçue et prêchée, M. Zola reste l'impartial observateur du grouillement humain auquel il lui a été donné d'assister, pendant les trois semaines

qu'il séjourna, en 1892, à l'*Hôtel des Apparitions*. L'auteur, comme toujours, reste en dehors de son œuvre et n'était que nous possédons l'aveu de son plus fidèle disciple, M. Paul Alexis, que, cette fois, le maître s'est peint lui-même dans le principal personnage de son roman, Pierre Froment, nous serions tentés de demander à M. Zola quelle est sa conclusion. Mais demande-t-on une conclusion à M. Zola ? Ç'a été vaine besogne jusqu'ici de chercher une portée morale aux évènements et aux types successivement créés par son imagination. Ses personnages ne sont rien moins que des abstractions, des synthèses et des symboles. Lui-même a maintes fois déclaré que la mission du romancier se borne à rendre, selon les ressources de son talent et de son tempérament, les faits de vie dont il est le témoin occasionnel ou volontaire. Quant à la leçon — si leçon

il y a — elle peut découler du récit comme elle découle du fait de vie lui-même, sans plus. C'était là, on se le rappelle, le grand argument d'Emile Zola contre ceux qui l'accusaient de se délecter de préférence dans des peintures immorales. — « Je rends le vice tel que je le vois et tel qu'il est, disait-il ; on ne me reprochera pas, tout au moins, de chercher à l'embellir, comme les écrivains idéalistes, et de le rendre aimable. »

Aujourd'hui que, persévérant dans le plan qu'il s'est tracé, il continue le procès-verbal de son siècle par la relation du fait considérable de Lourdes, il nous donne le miracle tel qu'il l'a vu, tel qu'il est, sans chercher à le diviniser par les ingénieuses et mystérieuses combinaisons des religions spéculatives. Car il est, le miracle ; Zola en a été le témoin. Il a vu la guérison inat-

tendue, spontanée, se produire tout à coup au milieu de la foule extatique des pélerins, et là même où la science impuissante avait prononcé un irrévocable arrêt. A cette heure de l'humanité, où la science pénètre chaque jour davantage le secret des phénomènes suggestifs, ce livre pouvait s'écrire avec la scrupuleuse et objective fidélité d'une plume d'enquèteur, sans revêtir les caractères d'une réfutation méprisante ou d'une vaine apologie.

Lorsque Marie, l'héroïne du roman, atteinte de paralysie progressive de la moëlle épinière, retrouve tout à coup l'usage de ses jambes et que tout le monde, autour d'elle, constate la miraculeuse guérison, Pierre Froment, le prêtre dont l'âme est cruellement en proie au doute, celui-là même qui était venu redemander à N.-D. de Lourdes sa foi compromise et hésitante, prète

à succomber sous les démentis que l'esprit moderne lui infligeait sans répit, Pierre Froment, au moment de signer son témoignage au bureau de la Constatation des Miracles, se rappelle les paroles du docteur Beauclair, affirmant qu'un jour, par un accident d'auto-suggestion, un choc en retour d'une émotion extraordinaire, il pouvait se faire que cette jeune fille guérit tout naturellement, sans nul secours, à l'instant même.

Et tout a été préparé pour amener cette extraordinaire émotion. Et la foi de l'extatique elle-même, et les paroles brûlantes d'espérance et d'amour du père Massias, et la nuit toute entière passée par la malade devant la grotte, dans son cercueil roulant, et le cortège nocturne des trente mille flambeaux des pélerins, dont le long ruban serpentant dans les montagnes ne semble

jamais finir, et le passage du Saint-Sacrement, et le formidable silence de toute cette masse humaine, brusquement imposé par le prêtre, et dans lequel on entend passer le « vol du désir, de l'immense désir de vie ».

La vie humaine vaut elle donc cette furieuse adoration qui pousse la multitude agonisante vers les piscines miraculeuses, car c'est moins la Vierge, moins la Divinité, dirait un païen, qu'on adore à Lourdes, que la Vie elle-même ? Cette question est posée dans le livre, non directement par l'auteur lui-même, mais par un de ses personnages, sorte de pessimiste original, ancien militaire, vivant d'un emploi modeste à la gare de Lourdes, et qui couvre de son mépris « ce tas de lâches qui reviennent chaque année, avides de porter plus longtemps le fardeau de l'existence ». Il meurt,

celui-là, dans l'impénitence finale, repoussant la gourde pleine d'eau céleste qu'on lui tend à sa dernière minute, pleurant silencieusement sur Marie, la miraculée d'hier, regrettant pour elle cette vie qu'elle a retrouvée et qu'il lui faudra souffrir deux fois « comme Lazare, l'élu pitoyable du grand miracle d'autrefois ». Et c'est de la prière de Lazare même que, dans le cerveau du poète, ce personnage est né : « Seigneur, pourquoi m'avoir réveillé à cette abominable vie ; je dormais si bien de l'éternel sommeil sans rêve ?... »

Autour de ces épisodes d'autres misères se groupent, des incidents, les uns tragiques, les autres comiques comme celui de M. de Guersaint qui vient demander à la Mère Divine un million pour monter une affaire, et celui de Mme Volmar qui se convertit après trois jours d'intimité amoureuse au fond d'une chambre d'hôtel.

Mais ce qui fait le charme du livre, ce qui en fait un des plus beaux qu'ait écrits Zola — car ici le sujet et le cadre étaient admirablement adéquats aux merveilleuses facultés de ce grand remueur de foules — c'est le cortège somptueux des phrases et des vocables du poète, qui se déroule à travers les pages comme la féerique procession des pèlerins sur la place du Rosaire.

On connaît la redoutable pensée de Littré que rien jusqu'ici n'est venu renverser : « Il ne s'est jamais produit de miracle dans des conditions qui permissent de l'observer scientifiquement.» Après avoir contrôlé, examiné, observé, M. Zola est revenu de Lourdes incrédule comme devant ; comme lui, son abbé Pierre Froment, a quitté la grotte miraculeuse sans avoir guéri son doute et ses hésitations ; et pourtant celui-là ramène avec lui une jeune

fille sur laquelle les immersions dans la source sacrée ont fait merveille, et, pour son âme de prêtre, cette preuve devrait suffire.

Eh bien, non, cette preuve ne pourrait lui suffire et, ici, nous sommes obligés de dire à M. Zola qu'un prêtre dont la foi est rongée par les morsures du doute ne pourrait, en aucun cas, retrouver à Lourdes la paix de sa conscience. Ce qui lui reste de sa croyance l'empêcherait de voir dans le miracle la preuve que d'autres prétendent y découvrir. Qu'entend-on en effet par miracle ? Une transgression éclatante, profonde, des lois de la nature ayant pour cause un acte de la volonté divine. Pourquoi le Tout-Puissant ne pourrait-il modifier, bouleverser, transgresser les lois dont il est l'unique auteur et qui ne continuent à gouverner les hommes et les choses que

parce qu'il le veut bien ? L'étonnant ne serait-ce pas que le fidèle cessât de rapporter la perturbation de l'ordre général, dont il est le témoin, à un jeu de la divinité, comme déjà il lui fait hommage de la stabilité de l'univers ? Le vrai miracle, pour le croyant, c'est le miracle de la création. Celui-là, tous les jours, se continue sous ses yeux, et il reconnaît la main du Seigneur aussi bien dans la récolte qui pousse heureuse et opulente, prometteuse de pain et de quiétude pour toute une contrée, que dans la moisson dévastée par son tonnerre, cause de ruines, de misères et de morts. Si le croyant osait penser et déduire avec logique, il aurait peut-être devant le spectacle de la nature sortant de ses lois les plus constantes, le soupçon d'une force contradictoire en lutte avec l'immutabilité de Dieu. Et le prodige loin de l'affirmer dans sa foi, déchirerait au contraire son

volontaire aveuglement. Mais le prodige ne s'adresse pas à lui ; c'est à forcer la foi de l'incrédule ou de l'hésitant qu'il s'emploie. Mais si celui-ci déjà discute l'œuvre du Créateur, s'il a la vague notion d'un équilibre entre des conflits pour lien de l'ordre universel, combien malavisée et dangereuse la preuve qui est tentée contre lui ?

Le livre de M. Zola laisse la question entière et il n'apporte aucun aliment à la controverse. Ou plutôt, je me trompe, il en apporte un, et de celui-là les catholiques ne se plaindront pas : la véracité des guérisons spontanées qui, dans certains cas, se produisent à Lourdes. Et dès lors notre sensibilité naturelle désarme notre logique, qu'on l'explique par une intervention surnaturelle ou par un formidable effort de l'organisme réagissant sous l'exaltation de la foi, le fait ne cesse pas d'être réel.

Si les pauvres êtres souffrants peuvent trouver à Lourdes un soulagement à leurs maux, nous nous ferions un crime de les en détourner. S'il n'y avait là pour eux qu'une espérance ou une illusion, capable d'adoucir un instant leur triste condition, nous nous en ferions scrupule de même. Et n'y eût-il eu que la miraculée du poète, cette Marie de Guersaint qui y a retrouvé le sourire et la vie, encore y aurait-il justice à en rendre hommage à la foi qui sauve et à ne pas lui chercher querelle à ce sujet.

(*La Flandre Libérale*, 11 Aout 1894).

LES DÉRACINÉS DE BARRÈS

LES DÉRACINÉS DE BARRÈS

On a voulu voir dans ce livre une leçon pour ceux de ce pays qui, épris des lettres françaises, pensent qu'on n'en peut efficacement tenter la fortune qu'à Paris. Cependant cette puérilité n'a guère occupé l'attention de M. Barrès qui, pour le surplus, s'est bien gardé de comprendre un artiste, ou seulement un écrivain, parmi les sept Lorrains « déracinés » de leur terreau natal qu'il a transplantés en plein bour-

bier parisien. Nous avons affaire à des avocats, des médecins, des politiciens, des journalistes, voire des clercs de notaire, tous gens qui, avec un peu de philosophie pratique, se peuvent aisément accommoder de leur province. Mais la génération esthète est en dehors de ce débat, la seule qui, chez nous puisse être tentée par la conquête de la consécration parisienne. Nous pouvons donc être tranquilles : le livre ne s'adresse pas à nous. On ne comprendrait pas trop bien, en effet, que M. Barrès ait voulu montrer les périls et les déboires d'un exode à nos professionnels du barreau, de la science ou de la politique, qui ne s'en sont jamais senti le souci. Tandis qu'il est impossible de ne pas faire état, pour peu que l'on soit tourmenté du désir de savoir ce que M. Barrès pense de ces expéditions en tant qu'elles n'ont d'autre objectif que la littérature, de ce fait consi-

dérable qu'il n'en a pas dit un mot dans son livre, et que, tout compte fait, il a écrit celui-ci, après bien d'autres, à Paris, lui, bon Lorrain venu de Charmes-sur-Moselle dans la grand'-Ville, où il n'a nullement l'air d'un « déraciné », pas plus que M. Rodenbach, d'ailleurs, et plusieurs encore.

Mais si la conclusion du livre ne nous vise pas, il n'en devient que plus malaisé pour nous de le comprendre bien, de le goûter pleinement et de le juger avec équité. En tout cas, et malgré son mérite supérieur comme apport d'idées et assemblage de notations précises et curieuses sur les hommes et les choses de son temps, il ne nous passionnera pas comme il doit passionner de jeunes Français dont il critique, tout à la fois, l'éducation, l'orientation intellectuelle et morale, le sens de la vie et, dans une certaine mesure, l'organisation poli-

tique et sociale. Néanmoins, par plus d'un côté, nous pouvons faire notre profit de l'étude historico-sociologique copieuse et intense où s'est complue la Méditation toujours forte et profitable de M. Maurice Barrès.

D'abord individualiste outrancier, inventeur de la « Culture du Moi » dont il a établi les règles et les préceptes dans de précédents ouvrages : *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre*, *Le jardin de Bérénice*, conseillant aux jeunes gens de s'affirmer, de se « césariser » pour la conquête de la vie, M. Barrès paraît s'être ravisé et faire amende honorable à la théorie, aujourd'hui adulée, de l'association. « La société tout entière doit appartenir à des gens distingués qui, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises à leur fortune, joignent un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différentes forces. »

Mais la contradiction n'est qu'apparente, ou plutôt ironique, car la fin morale de l'œuvre est toute dans l'éparpillement, le désastre de la « coterie d'action « dont M. Maurice Barrès s'est fait le commentateur.

En dépit de ses trente-quatre ans, M. Barrès a derrière lui l'exercice d'un mandat parlementaire qui lui fut confié par les populations de l'Est. Et c'est au cours de son passage dans le monde politique de son pays, du haut de sa stalle au Palais Bourbon, qu'il a pu appliquer, à un spectacle étrangement compliqué et divers, les profondes qualités d'observation et de raison qui nous ont valu les fortes œuvres de la seconde manière de l'auteur : *Une journée parlementaire*, et la trilogie de l'*Énergie nationale* dont les *Déracinés* d'aujourd'hui ne constituent que la première partie.

Dans ce livre, M. Barrès nous offre les résultats d'une sorte de longue et minutieuse enquête sur la génération qui atteignit l'âge de la majorité aux environs de 1880. A l'en croire, et d'après M. Faguet le portrait est fidèle, elle fut « ambitieuse, passionnée de recherches philosophiques, à peu près étrangère aux choses de l'amour, très peu artiste, assez généreuse et sans principe dirig ant malgré son vif désir d'en trouver un ».

Voilà déjà qui suffit à nous rendre perplexes dans le jugement de ce roman, car la notation ne correspond pas trop au signalement de la jeunesse belge de la même époque. Très artiste, au contraire, celle-ci, avec souvent l'outrance heureuse des néophytes, et aussi le défaut d'équilibre si fréquent dans les esprits de ce pays, venu d'un mépris téméraire de l'initiation laborieuse et

complète, de l'absence des traditions qui sont ailleurs de si sûrs guides, de cette présomption à tout aborder, à tout accepter, à tout suivre, qui reste une des caractéristiques du tempérament belge, toujours trop pressé de jouir et qui supporte mal l'habitude de l'effort, la pratique de la préparation patiente, la maturité tardive de la délibération avec soi-même.

Chez nous aussi la génération de 1880 fut préoccupée de questions philosophiques et d'idées générales, mais moins, infiniment, que celle qui l'a précédée. C'est à celle-là que nous devons la rénovation artistique de notre pays, si peu renseigné naguère, mais c'est aux audaces politiques de sa devancière que nous devons le bouleversement énorme et inutile du suffrage universel.

Dans sa généralité, la jeunesse de

1880 s'est sentie peu attirée par la politique, non pas qu'elle manquait de convictions peut-être, mais, plutôt, de cette passion qui a donné pendant longtemps un caractère sectaire aux luttes politiques de ce pays. Née à la vie publique au spectacle de pénibles discussions, elle y a perdu le principe dirigeant qu'elle cherchait. La réforme électorale fut l'œuvre d'hommes appartenant à une génération plus ancienne, épris d'idées générales et insoucieux, incroyablement, de la contingence des faits.

Race, milieu, éducation, attavisme de servitude politique et intellectuelle dû plus à des tares de raison et de caractère qu'à la fatalité des évènements, la génération qui s'est attelée à la campagne réformiste ne s'est souciée de rien de cela pour l'application d'un principe de souveraineté ramassé, de

toutes pièces, parmi le rebut des sentimentalités étrangères. Déçue à la foi et irritée devant cette constatation désormais évidente que le nouvel ordre ne peut amener que des formules vaines ou de plus en plus réactionnaires, la jeunesse de 1880 reste convaincue, au surplus, qu'avant vingt ans l'éternelle querelle qui, depuis des siècles a déchiré ces provinces, aura repris avec toute son intensité, ou que le pays aura abandonné de se gouverner lui-même. Une partie — celle qui n'avait guère le loisir de vivre de l'escompte de probabilités lointaines — est allée du côté du pouvoir; une autre a trouvé l'emploi de son ambition et de son esprit pratique dans la création d'un parti nouveau fondé moins sur des idées générales que sur des coalitions d'intérêts; le reste — le plus grand nombre — demeure indifférent, un peu dégoûté...

Arrivistes? Oui. Mais pas plus, à mon sens, que les générations précédentes, et certainement pas à la manière de Racadot et de Mouchefrin. Les Bouteiller, certes, sont de tous les pays, mais, tout de même, les vies de cristal sont encore la règle dans notre monde politique. Nous nous sommes lassés du suffrage restreint, qui nous a régis si longtemps, parce que nous trouvions qu'il n'envoyait pas un suffisant contingent d'aigles et de génies à la Chambre. Mais au moins, c'est une justice à lui rendre, il nous donnait généralement d'honnêtes gens et offrait peu de ressources aux aventuriers qui font entrer la politique dans la catégorie des expédients. Quant au suffrage universel, si nous sommes dorénavant fixés qu'il ne nous enverra pas plus d'aigles ou de génies que son prédécesseur, nous manquons encore de données sur sa valeur morale.

Ces différences de milieux, de préoccupations et de points de vue ne sont pas les seules qui nous rendent difficile la tâche de saisir toutes les nuances de pensée de M. Barrès. Il en est d'autres.

M. Barrès fait le procès aux tendances centralisatrices de l'enseignement français, et la controverse qu'il établit sur cette question constitue le fond même de son livre. Si les sept jeunes Lorrains, qu'il nous présente, ont dédaigné d'appliquer leurs connaissances et leurs aptitudes au bénéfice de leur province, et, aussitôt libres, ont poussé ce cri : « A Paris! », c'est que l'éducation philosophique qu'ils ont reçue « leur a supprimé la conscience nationale, c'est à dire le sentiment qu'il y a un passé à leur canton natal et le goût de se rattacher à ce passé le plus proche ».

Bouteiller, leur professeur au lycée

de Nancy, s'est appliqué avant tout à faire de ses élèves des Français, ou pour être mieux compris ici, des républicains francais. Une philosophie d'État lui parait indispensable pour assurer l'unité nationale et la discipline morale, philosophie constituée par l'ensemble des notions que tous les penseurs républicains ont élaborées et qui composent la tradition du parti.

A ce procédé de culture, à cet enseignement qui s'évertue à effacer les différences, à détourner les individus de patrie restreinte pour les élever jusqu'à la patrie collective, voire l'humanité, — et dans l'intention de l'auteur, Bouteiller est ici représentatif de toute l'Université française, — M. Barrès oppose les objections les plus graves : « Chaque individu, dit-il, est constitué par des réalités qu'il n'y a pas à contredire; le maitre qui les envisage doit

proportionner et distribuer la vérité de façon que chacun emporte sa vérité propre... Ne distingue-t-il pas des besoins à prévenir, des mœurs à tolérer, des qualités ou des défauts à utiliser ? Il n'y a pas d'idées innées, toutefois des particularités insaisissables de leur structure décident ces jeunes Lorrains à élaborer des jugements et des raisonnements d'une nature particulière. En ménageant ces tendances naturelles, comme on ajouterait à la spontanéité et à la variété de l'énergie nationale ! C'est ce que nie M. Bouteiller. Quoi !... à la façon d'un masseur qui traite les muscles de son client d'après le tempérament qu'il lui voit, le professeur devrait approprier son enseignement à ces natures de Lorrains et aux diversités qu'elles présentent? C'est un système que M. Bouteiller n'examine même pas. Déraciner ces enfants, les détacher du sol et du groupe social où tout les relie

pour les placer hors de leurs préjugés dans la raison abstraite, comment cela le gènerait-il, lui qui n'a pas de sol, ni de société, ni, pense-t-il, de préjugés? »

A défaut de science personnelle, nous devons bien accepter ce que nous dit M. Barrès des tendances doctrinales de l'Université française, encore que M. René Doumic ait cru pouvoir invoquer son propre exemple pour y contredire.

Admettons volontiers aussi que, dans la France actuelle, fortement centralisée dans ses institutions politiques et administratives, reliant toutes les populations qui la composent par une longue communauté de gloires et — ce qui vaut peut-être mieux pour cimenter les nations — une plus récente fraternité de souffrances, le développement rationnel des tempéraments régionaux ne peut sitôt constituer une

menace pour l'unité de l'ensemble. Mais en Belgique, où depuis quelques années des tendances de ce genre se font jour, nous savons bien où elles nous conduiraient ! Dans ce pays, composé de deux races juxtaposées, elles nous ont déjà valu l'enseignement dans les idiomes locaux. Voit-on maintenant l'État distribuant une philosophie différente en Flandre et en Wallonie, en conformité avec le tempérament, les goûts, les particularités, les préjugés mêmes de chaque race ?...

Chez nous, la doctrine de Bouteiller ne paraitra pas, à beaucoup, hérétique à première vue. En tout cas, les circonstances nous placent mal pour comprendre clairement ce qui irrite si fort contre elle M. Barrès. Que cet enseignement développe l'orgueil des jeunes gens, détache leur esprit et leur cœur des contingences familiales et locales,

leur infuse, avec l'énergie et la volonté d'affronter de grandes destinées, le mépris de la terre, des besognes humbles et utiles, nous y souscrivons volontiers. Mais qui faut-il accuser : la philosophie kantienne d'un Bouteiller, ou la malheureuse manie des familles bourgeoises de guider leurs fils vers les hautes études, les carrières libérales, le fonctionnarisme ? Il y a des déclassés, ou pour parler comme M. Barrès, des « déracinés » ailleurs qu'à Paris. Quel est le barreau qui n'est pas encombré? La carrière médicale, même à la campagne, est devenue un enfer. Racadot dédaigne d'être deuxième clerc en Lorraine, aux appointements de 1,800 francs, pour fonder un journal à Paris. C'est la faute à Bouteiller, dit M. Barrès. Je n'en suis pas bien sûr, d'autant plus que la précipitation intellectuelle des élèves emmagasine souvent à rebours la pensée du professeur. « Alors

que le maître réfute, explique M. Barrès, souvent ses indignations tombent lourdement au pied de sa chaire, et la doctrine qu'il pense avoir détruite, il l'a propulsée dans des êtres avides qui, dès lors, en seront animés. » Quel est l'enseignement à l'abri de pareilles mésaventures? Après tout, est-ce même la faute de la philosophie? Combien de fils de boutiquiers partis de leur village pour tenter sans succès les grandes affaires à la ville, qui n'avaient jamais lu autre chose que la quatrième page de leur journal? Facteurs importants que M. Barrès confesse enfin : « François Sturel et Maurice Roemerspacher ont de ces parents qui aiment à se voir agrandis, d'accord avec les transformations du siècle, dans leurs enfants. Et pour le photographe Mouchefrin, pour l'agent d'affaires Surel-Lefort, pour Mme Renaudin et le père Racadot, le bonheur d'Antoine, de

Georges, d'Alfred et d'Honoré serait que ces favorisés n'eussent absolument rien de commun avec les humbles qu'ils furent eux-mêmes.»

Ce livre, on le voit, touche à de hautes et passionnantes questions. C'est par là qu'il est vraiment supérieur. On peut ne pas partager toutes les conclusions de l'auteur, trouver que, çà et là, il n'a pas assez dépouillé l'acuité de paradoxe, la ténuité d'une ironie latente, et par là même inquiétante, et aussi l'horlogerie psychologique qu'il affectionnait tant autrefois, on ne peut qu'être captivé par les ressources ingénieuses de la ferme intellectualité de M. Barrès. Le haut relief qu'ont présenté lec récents événements de la politique intérieure française, ont exercé sa sagacité pénétrante et infiniment nuancée; il a voulu en étudier le retentissement sur le cerveau des jeu-

nes gens de sa génération et nous donne ainsi un livre qui concrète la philosophie de l'histoire contemporaine de son pays. Son procédé d'investigation, d'une curieuse sûreté, s'applique à dégager les lois des faits et à découvrir les ressorts des gestes et des paroles ; tandis que ce qui appartient vraiment au roman dans ce livre s'étaye sur une discussion débordante d'idées, sur une telle richesse de matériaux psychologiques que c'est à peine si l'intérêt qui s'attache à la fable de l'œuvre s'en affaiblit.

Sept jeunes Lorrains, Sturel, Suret-Lefort, Roemerspacher, Renaudin, Gallant de Saint-Phlin, Racadot et Mouchefrin reçoivent au lycée de Nancy l'éducation philosophique de leur professeur Bouteiller, « le délégué parfait d'une espèce psychologique et d'un parti social ». Ce normalien, qui est déjà un agent secret de Gambetta,

a de hautes visées politiques, et, tandis qu'il débite, en s'exerçant à l'éloquence, sa philosophie statolâtre inspirée de M. Burdeau, rehaussée « d'une certaine morale kantienne dont la construction porte sa propre marque », il « forme sa propre domination en déformant des âmes lorraines ». Cette éducation qui pousse leur énergie toute en cérébralité « sans leur donner le sens des réalités », amène ces jeunes gens à Paris, où ils retrouvent d'ailleurs Bouteiller en passe de réaliser ses ambitions politiques. Après des aventures d'initiation sentimentale ou intellectuelle d'étudiants, ils se réunissent tous les sept pour fonder un journal. La nécessité de soutenir celui-ci financièrement conduit l'un d'entre eux jusqu'au crime et, par voie de conséquence, à l'échafaud.

Ce livre qui nous apparaît comme une sorte de roman épique du prolétariat intellectuel français, éclairé par

places de scènes d'un haut régal pour les lettrés, s'enveloppe de ce style personnel d'une imprécision voulue qui exige parfois du lecteur un effort de collaboration dont l'impression le laisse toujours charmé.

Il confirme cette place à part que M. Barrès a su se créer dans la littérature de son époque par des manifestations toujours renouvelées de pensée pure, qui intéressent par ses dons brillants d'intellectualité et séduisent par de fécondes ressources de styliste. De ces deux qualités, il ne faudrait pas s'étonner que M. Barrès tint la seconde en mésestime et qu'elle lui ait été dévolue comme par surcroît. C'est lui-même qui disait naguère : « Les gens ayant une intelligence un peu vigoureuse sont tout de même plus intéressants que les « artistes » attitrés.»

(*Revue de Belgique*, 15 Janvier 1898)



“ L’IMPÉRIEUSE BONTÉ „ DE ROSNY

“L’IMPÉRIEUSE BONTÉ„ DE ROSNY

Ancien adepte de l’école naturaliste, signataire du fameux manifeste des Cinq, qui rompit violemment avec les traditions du médanisme, M. Rosny occupe incontestablement une place à part dans la littérature française contemporaine; il est, sinon le créateur, du moins le plus brillant représentant d’un genre qu’on a appelé le « lyrisme scientifique »; il aurait prévu, suivant l’expression d’un de ses admirateurs, la

littérature de demain « en aiguillant le roman vers la science et le socialisme ». *Nell-Horn*, *Marc Fane*, *Le Termite*, *Le Bilatéral*, *Les Xipéhuz*, *Daniel Valgraive*, témoignent d'un labeur persévérant, en dépit duquel le public — et non seulement le grand — est loin encore d'être conquis. Il fut un temps où M. Rosny se plaisait à enrocailler les sinuosités compliquées de son style de métaphores empruntées à la terminologie des sciences. L'entomologie, la géologie, la paléontologie, la chimie et la botanique étaient pour lui réservoirs de synecdoques, de catachrèses et de tropes les plus inattendus, et dans l'esprit de nombre de ses lecteurs, persiste encore l'image d'un pavé de ruelle comparée aux vertèbres d'un mégalosaure.

A mesure, il s'est dépouillé de ce parler verruqueux et il s'affine maintenant vers une langue plus égale, plus

nette, encore qu'étonnamment embroussaillée de tournures rébarbatives dont il semble inconscient au même point qu'un des personnages de l'*Impérieuse Bonté* est inconscient de certain geste : « assez pour être pris dans sa photographie ». — « Sourire fragile comme des houppettes de pissenlit dans les terrains vagues » : botanique. — « Large cervelle aux mouvements étendus comme des plis de terrain en Flandre » : topographie. — « Mobile sur la vie comme une truite sur l'onde » : pisciculture. — « Sa vie n'était qu'une humble histoire d'insecte débattant sa ménuité par des fanges, des trous, des enchevêtrements souterrains de racines » : entomologie. — « ... la période des forces passionnelles dont toutes les finesses sont pour les heures qui précèdent ou qui suivent cette période, comme le mécanisme ingénieux du fusil n'est pas pour l'explosif, mais pour les pièces

qui font partir l'explosif ou nettoient le fusil » : suggestif rapprochement entre la psychologie d'un cœur amoureux et l'art, devenu humanitaire à force de perfectionnement, des Lebel et des Mauser. J'en passe et des meilleures. Je ne cite que pour mémoire : « les yeux pâles sur un veston bleu » ; « un front sans courbe comme un talus pâle, » et cette perle : « l'heure s'agita dans la faïence, la petite aiguille posa sur quatre ».

Naturellement M. J.-H. Rosny a des vues très personnelles sur la littérature et le roman, et l'on comprend parfaitement qu'une manière d'écrire aussi volontaire ne va pas sans une esthétique appropriée : « L'évolution sociale, le progrès matériel ont créé de nouvelles visions, ont suscité d'autres émotions chez les êtres ; les émotions des uns ne sont pas les émotions des autres, et,

pour pouvoir les comprendre et les traduire, l'écrivain d'à présent doit avoir la compréhension historique, scientifique, industrielle, pérégrinatrice de l'époque où nous vivons.» Il prit la peine de nous expliquer qu'un homme qui aura reçu l'éducation classique traditionnelle ne verra pas, ne sentira pas de la même façon qu'un autre dont l'éducation philosophique et scientifique sera complète: le baiser de l'amant procurera à l'un la sensation de l'espace dont il a la notion, chez l'autre il se résoudra peut-être en un simple afflux sanguin: «Qu'est-ce à dire? — M. Zola expliquait cette différence de voir et de sentir par l'hérédité. Voici M. Rosny qui la place sous la dépendance de l'époque et du système d'éducation. Pascal, dont l'éducation philosophique et scientifique était complète — au moins pour son époque — aurait-il eu, dans la circonstance, ou « la sensation de l'espace » ou

l'afflux sanguin? Serait-il difficile de le dire? Et Racine qui assurément avait reçu l'éducation classique traditionnelle, de quelle nature était son émotion dans *Phèdre*, dans *Bérénice*, dans *Andromaque*? Que demain un médecin vienne affirmer — et c'est a craindre — que les deux manifestations découlent l'une de l'autre, que l'afflux sanguin est commandé par une impulsion plus vive du cœur, par une accélération du mouvement circulatoire, qui, lui-même, a obéi à une transmission nerveuse émanant du cerveau, et qu'ainsi les mêmes éléments qui ont produit l'afflux sanguin ont aussi ouvert la sensation de l'espace — et voilà la science de M. Rosny prise en faute. Lorsque, dans son livre, la vieille Mme Bolter, après avoir absorbé son repas du soir composé « d'un bouillon, d'un œuf et d'une madeleine », se sent en proie à « l'émiettement du vouloir dans la stu-

peur dyspeptique » et se laisse aller à un cauchemar qui « met dans sa triste chambre l'émotion des forêts et des savanes » — dois-je en conclure que nos ancêtres ignoraient les troubles de la vue consécutifs à une digestion difficile? « Les choses sont soudaines et terrifiques, les coins grouillent de bêtes immondes, une vie sourde, fluante, vaguante, forme et déforme les choses. » Et lorsque l'auteur, après ces détails, généralisant tout à coup sa notation arrive à cette remarque inattendue : « Par milliers les vieux vivent ainsi dans la crainte et y trouvent d'âpres délices quand le drame qu'ils se créent n'est pas trop lugubre, » suis-je obligé d'admettre — en supposant que la généralisation soit exacte — que c'est par l'effet de « l'évolution sociale, du progrès matériel qui ont créé d'autres *visions* » que la vieille Mme Bolter goûte les émotions terrifiques de la dyspepsie?

Ce serait excessif. Et je préfère croire que toute l'esthétique de M. J.-H. Rosny se réduit à penser que la vie actuelle ne pouvant offrir au romancier que des nerveux ou des cérébraux détraqués, il lui faut nécessairement étendre le champ de ses observations à l'étude des manifestations morbides — et s'y confiner.

Nerveux et cérébaux détraqués, voilà quels sont tous les personnages de l'*Impérieuse Bonté*. Ce n'est pas que j'irai en faire le procès à l'auteur, s'il l'a voulu ainsi. Les êtres qu'il a créés sont inexistants dans la vie, et il le sait bien. Ils n'ont de valeur que comme synthèses — je ne dis pas symboles — d'une espèce, d'un absolu lui-même hypothétique. Le Riche, le Misèreux, le Bon qu'ils s'appellent Dargelle, Lamarque, Fougeraye, ne s'agitent, ne vivent, ne sont là que comme riche, misèreux, bon. Ils sont les épisodes

d'une épopée du Bien. Toute la philosophie compliquée et savante de leur condition fleurit dans leur cervelle avec l'aisance et la vigueur de chardons dans une jachère. D'où viennent-ils ? Où ont-ils acquis cette science ? Qui sont-ils, en somme, et où vont-ils ? Que vous importe ! L'auteur a voulu écrire une œuvre didactique sous la forme du roman ; il a fait choix de personnages qui sont autant d'abstractions, et il a mis autour d'eux, en guise d'action et de vie, sa propre « compréhension historique, scientifique, industrielle, *pérégrinatrice* de l'époque où nous vivons. »

D'intrigue, de ressort, l'auteur n'en a cure. Nous ne pouvons évidemment appeler ressort — ce serait desservir M. Rosny — avec le sens qu'attachaient autrefois à ce mot ceux qui croyaient encore à l'art de *composer* un roman, le

don d'une voix claire et d'une articulation nette que la nature a fait à Jacques Fougeraye. Cependant, si l'on supprime cette voix « qui sonne la profondeur comme les antres dans la montagne » il n'y a plus d'affabulation, plus de roman, partant plus de synthèse. Non seulement le héros du Bien ne saurait entreprendre la conquête du Riche : celui-ci est en proie à une destruction progressive de l'ouïe — tout un drame pathologique que l'auteur nous conte par le menu dans une prosopopée lyrique — et subit l'influence et le charme de ce timbre net, « bien découpé en belles syllabes claires, où chaque son est à son rang» et qui lui procure « le frais bonheur de n'avoir jamais recours au « hein ? » qui fait rougir la tempe et crispe de honte jusqu'à la plante du pied ». Non seulement Jacques Fougeraye, privé de sa belle voix, ne saurait devenir « un des agents de

désagrégation capitaliste au profit des parias », (ce qui est tout le roman), mais Mme Dargelle, la femme du Riche, ne mourrait point, car « elle aussi a ressenti la curieuse influence de la parole de Jacques » et c'est pour lui, plus tard, qu'elle se sacrifie.

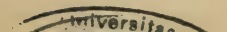
Voilà certes un bien frêle mécanisme pour mettre en mouvement à lui seul un gros roman social. Mais intrigue, ressort, mécanisme, la terrible science de M. Rosny tient lieu de tout. Par exemple, dans une agonie, il ne nous fera grâce ni d'une dyspnée, ni d'un déclanchement du cœur, ni d'un hoquet, ni d'une convulsion. Sans pitié, M. J.-H. Rosny fait mourir son lecteur avec son personnage. Art de description d'une méticulosité prodigieuse où il triomphe plus que dans les incidentes péripéties que lui fournissent les notes de reportage dont il prit autrefois le

goût à Médan. Il a réuni un dossier — parfois intéressant — sur l'exploitation de la charité privée à Paris, et, de ci, de là, il esquisse, d'un trait sûr, quelque type de philantrope déclamateur et maniaque.

Sa science sociologique étonne — quoiqu'elle ait souvent la prétention d'effrayer. Les idées qu'il a exprimées sur l'afflux sanguin, en matière de sentiment, devaient naturellement retentir sur ses vues sociales. Il nous parle quelque part d'un homme qui prêche la régénération de l'humanité « avec une philosophie de foie mécontent ». Ailleurs il s'agit d'une « fraternité émeutière, *congestionnée* et blasphématoire ». Enfin il a une théorie surprenante et vigoureusement originale que l'on pourrait intituler : *de l'influence physiologique du métier sur les idées politiques et sociales :*

« L'homme qui parlait ainsi, dans une attitude socratique, était un de ces terribles cordonniers dont la tête trop lourde se congestionne dans une petite case empuantie de cuirs rances, dont le foie s'exaspère et se venge. Jaunes et farouches, ils ont des doctrines furibondes, des controverses écumeuses, hantés de mystérieuses et soupçonneuses histoires; avec cela je ne sais quel air de sages, la réplique pédante et formelle; les enfants les admirent, les faibles les écoutent avec terreur, ils tiennent en domination altière leur femme. Sur des jambes torses et raccourcies, sur des bustes long, ils promènent de grands fronts chauves, une bravoure bilieuse, et, lisant avec férocité les affiches de leurs mairies, y savent découvrir les causes de révolte et de colère.»

Lorsque la littérature emprunte ses



inspirations à la science elle doit fatalement lui rester inférieure. Où le savant apporte une solution, l'écrivain ne peut ajouter qu'une image, souvent hirsute et baroque, ou une interprétation souvent inutile et parasite, quand elle n'est pas totalement erronée. M. Rosny en nous montrant l'action nocive des agglomérations urbaines sur les populations, ne fait que répéter les enseignements de l'hygiène; lorsqu'il nous expose, à travers le cerveau d'un de ses personnages, la thèse de la philanthropie scientifique qui condamne la conservation irréfléchie des faibles au détriment des forts, il n'est que l'écho, très affaibli, des travaux de Malthus, de Spencer, d'Alfred Fouillée; lorsqu'il vient affirmer que « dans tout mouvement humain, philosophique, artistique, social, rien ne se fait par exacte coordination des éléments, mais par rivalités où chaque absolu se proportionne par

l'opposition guerrière des autres absolus » que fait-il, si ce n'est traduire Renan, qui a dit : — après combien d'autres? — « le progrès social est un compromis entre des contradictions »? Et l'idée a-t-elle gagné à être exprimée une fois de plus et dans la forme que lui a donnée M. Rosny?

La littérature évolue, se déroule à travers les siècles, mais reste toujours elle-même. La science, au contraire, progresse, se transforme, marche de perfectionnements en perfectionnements et supprime les obstacles franchis, à la façon d'un général qui fait sauter derrière lui les ponts par lesquels il a passé. Il fut un temps ou Quinquet fut un grand homme pour avoir inventé une lampe; il y a beau temps que le gaz d'abord, l'électricité ensuite, ont fait oublier l'utile invention de Quinquet. En est-il de même en littérature?

Ruy Blas est-il un progrès sur *Athalie*? L'*Impérieuse Bonté* fera-t-elle disparaître les *Misérables*, cette autre épopée du bien? Le patrimoine de l'art est fait de richesses accumulées et non de conquêtes faites les unes sur les autres. Tout artiste est obligé de recommencer pour lui-même le travail du Beau, alors que le savant reprend la chaîne des preuves où l'a laissée son prédécesseur et s'efforce à son tour d'y attacher un anneau.

Le rêve d'unir la littérature et la science ne sera réalisable, à notre sens, que lorsque tous les problèmes étant résolus, la vérité étant enfin révélée, la science sera *fixée*. Hors de là, nous courons le risque d'épouser des erreurs, des tâtonnements, des défaites. Une expression de chemin de fer, tombée de l'argot dans la langue, a été ramassée par certains écrivains, *siffler au disque*, comme faisant image pour spécifier une attente longue et vaine, mais voici

que sur toutes nos lignes on a supprimé successivement les disques pour les remplacer par des bras de sémaphore... Que va-t-il advenir de l'expression et la langue va-t-elle suivre toutes les transformations qu'il plaira aux ingénieurs d'apporter à leurs signaux?

Non. La littérature scientifique — déjà fort complète, ma foi, ne saurait se confondre avec la littérature d'imagination. Là où le savant analyse et décompose, où le médecin guérit et opère, où l'industriel calcule et construit, nous devons nous borner à voir et à sentir. Lot merveilleux qui nous abandonne un champ mille fois plus vaste que celui des spécialistes et qui nous livre une chose qu'ils n'auront jamais : l'âme humaine et ses passions. Nous n'en voulons d'autres preuves que certains passages de l'*Impérieuse Bonté* elle-même, dans lesquels la lan-

gue, maniée par un artiste béni du ciel — comme l'est M. Rosny — étale de neuves et imprévues séductions pour dépeindre la grandeur d'un paysage usinier ou le charme d'une belle nature.

(*La Flandre Libérale*, 6 Juin 1894.)

RÉCEPTIONS ACADÉMIQUES

RÉCEPTIONS ACADÉMIQUES

« Il y a des réceptions académiques de toute sorte et pour tous les goûts. Les unes sont proprement ce qu'on appelle des cérémonies : l'assistance y est grave, recueillie, solennelle ; on y enterre sous des phrases convenues un mort qu'il ne semble pas qu'aucun vivant remplace. Les autres sont déjà des fêtes : on y échange des propos courtois, bien qu'aigres-doux, pour finir par se réconcilier dans une pitié commu-

ne des mortels qui ne sont pas de l'Académie française. Et j'en sais aussi qui sont véritablement des régals, quand par exemple deux hommes d'esprit, heureux de ne sentir aucun point de division ou de discorde entre eux, conversent avec une liberté familière de ce qu'ils aiment, de ce qu'ils n'aiment pas et nous vengent en un jour de presque autant de sottises qu'ils effleurent de sujets.»

D'avance M. Brunetière a tenu à classifier en ces termes, il y a quelques douze ans, à l'occasion de la réception de M. Cherbuliez par M. Renan, sa propre réception à l'Académie française. Certes la modestie de l'éminent critique de la *Revue des Deux-Mondes* n'hésitera pas à reconnaître que le méritant journaliste auquel il succède est dignement remplacé, et ce n'est pas la faute du récipiendaire si l'assistance n'est

pas toujours restée « grave, recueillie, solennelle», comme il convenait, sous les épigrammes discrètes et les plaisants aperçus émis — non pas par lui, grands dieux! — mais par le minutieux historien de la querelle du pape et de l'empereur. Ce n'est pas davantage la faute de M. d'Haussonville si l'on n'a pas assisté au spectacle de deux hommes d'esprit, conversant familièrement sans sentir entre eux « aucun point de division ou de discorde». Déjà à l'apparition de *Bel-Ami*, un des merveilleux chefs-d'œuvre de ce pauvre Guy de Maupassant, M. Brunetière avait trouvé un contradicteur en M. Sarcey lorsqu'il se plaisait à soutenir que pour «primer» dans le journalisme point n'était d'un si grand usage de « penser par soi-même » et de « savoir écrire », « comme bien le prouverait des exemples fameux ». Il en a trouvé un second — et

combien avisé — sous la coupole même de l'Institut, en la personne du directeur en exercice, et voilà comment il se fait que nous n'avons eu ni la « cérémonie solennelle et grave » ni le « véritable régal » qui devait nous venger en un jour de « presque autant de sottises » qu'on y effleurait de sujets.

Avec M. Brunetière l'esprit académique est rentré à l'Académie — non qu'il en fût sorti, loin de là, — mais il était en décroissance, peut-être. Nul mieux que ce sévère préfet de police de la littérature — comme on l'a appelé — ne représente les traditions des hautes-lettres unies aux traditions de la société polie, selon la définition que l'esprit académique aime à donner de lui-même. C'est au nom de ces traditions que depuis vingt ans il tient la campagne contre les barbares qui menacent de tout envahir. L'*Académie*

éminente comme on la dénommait à ses origines, a senti le besoin de s'augmenter de cette bouillante et querelleuse recrue pour maintenir l'intégrité de son asile contre d'audacieux ennemis qui déjà campent à ses portes. Les quatorze voix « assurées », réduites à onze, que la crédule ténacité du père du naturalisme fait miroiter aux yeux des populations, n'ont désormais qu'à bien se tenir. Voici le Grand Juge pour leur apprendre que « la vigoureuse ignorance » de M. Zola est tout le secret de sa force, que « ses vues sont courtes, sa judiciaire chancelante », qu'il n'a « ni le sentiment de la nuance, ni le sentiment de la mesure » et qu'enfin, « reproche qui contient tous les autres » il est « totalement dépourvu de sens moral ». M. Brunetière, il nous l'a conté lui-même, n'a jamais pris qu'un très mince intérêt à l'histoire naturelle des Rougon-Macquart croisés des

Quenu-Gradelle et ce n'est pas parce qu'on lui a servi des « tranches de vie » et des « morceaux de rue » ou que l'on a fait devant lui « fumer les vertus bourgeoises dans la solennité des escaliers » qu'il consentira à se réconcilier demain avec l'auteur de *Pot-Bouille* « dans une pitié commune des mortels qui ne sont pas de l'Académie française ». Quant à l'écrivain, on connaît le terrible jugement porté sur lui par le critique de la *Revue des Deux Mondes* : « S'il existe un art d'écrire, si cet art a jamais consisté dans le juste emploi des mots, dans l'heureuse distribution des parties de la phrase, dans l'exacte proportion des développements et de la valeur des idées, M. Zola l'ignore. Là pourtant, et non ailleurs, est l'épreuve d'un écrivain vraiment digne de ce nom. Des descriptions et des peintures ne prouvent pas que l'on sache écrire, elles prouvent uniquement que l'on a des

sensations fortes. C'est à l'expression des idées générales que l'on attend et que l'on juge l'écrivain. Assurément M. Zola réussit à se faire entendre et c'est quelque chose déjà, mais qu'on le mette au rang des écrivains, « c'est ce qui n'est pas plus permis, en vérité, que de l'inscrire parmi les romanciers ».

Edmond de Goncourt n'est pas mieux partagé et l'on sait le cas que fait cet impitoyable déboulonneur de « ses trente mille brochures et de ses deux mille journaux dont il n'a pas su dégager un vrai livre d'histoire » comme de l'amassement de ses notes prises à coups de lorgnon » dont il n'a pas su tirer un seul récit, où il y ait, toujours pour parler ce langage dont il espère (lui Brunetière) que M. de Goncourt emportera le secret avec lui, « de la vraie humanité sur ses jambes ». Heureusement celui-ci est à l'abri de la fiè-

vre verte grâce à cette « fierté honnête » dont parlait Pelisson « qui accompagne d'ordinaire la vertu et le mérite ».

Assurément, jamais candidat à l'Académie française n'a eu moins de mal à se donner que M. Brunetière pour s'asseoir dans le fauteuil de M. John Lemoine. Il semble qu'en son honneur la docte compagnie se soit souvenue de la délibération qu'elle prit le 2 janvier 1721 pour obéir « à l'ordre que le feu roi lui avait donné » : « Tous Messieurs les académiciens promettront sur leur honneur de n'avoir aucun égard pour les brigues et sollicitations, de quelque nature qu'elles puissent être, de n'engager jamais leur parole et de conserver leur suffrage libre pour ne le donner le jour de l'élection qu'à celui qui leur en paraîtra le plus digne. » Mais pour une fois qu'ils sont fidèles à ce commandement, combien de fois les brigues et

les sollicitations ne l'ont-ils pas emporté, chez les quarante? A différentes reprises, dans le passé, le pouvoir royal a dû intervenir pour rappeler l'Académie à la pudeur de sa mission et, de nos jours, de récentes élections sont venues attester qu'on aime, au détriment d'écrivains « dignes de ce nom » à y favoriser des solliciteurs obscurs qui ne trouvent la justification de leur ambition que dans leur extrême modestie même. Encore s'il ne s'agissait ici que de combinaisons complaisantes n'ayant d'autre effet que de conférer une banale immortalité à des littérateurs aimables et irrésolus, mais l'espièglerie académique est grosse de conséquences plus funestes pour la sincérité et la dignité des lettres. Dès leur âge le plus tendre les produits prédestinés à l'habit aux palmes vertes s'imprègnent de l'esprit académique. Dans leur manière de penser, dans leur manière d'écrire,

ils dépouillent volontairement toute originalité, toute nouveauté, tout caractère, qui pourraient constituer des obstacles ou des retards à leur élévation. Voici un roman, une page de critique, un article de journal dans lesquels vous cherchez une situation neuve et hardie, un jugement impartial et sérieux, une appréciation imprévue ou savoureuse. Vous n'y trouverez rien de tout cela, car l'œuvre n'est qu'un placet déguisé à l'adresse de l'Académie, qui comprend à demi mot et encourage le postulant. Paul Pelisson que nous venons de citer, le premier historien de l'Institut, signalait dès 1653 le danger : « Ceux qui seront les moins capables de cet emploi seront peut être les plus ardents à le rechercher. Plusieurs autres, au contraire, que l'Académie devrait souhaiter pour ses membres, se tiendront à l'écart, ou par quelque pudeur naturelle, ou par cette fierté hon-

nête qui accompagne d'ordinaire la vertu et le mérite. On aura beau nous dire qu'ils n'en sont point parce qu'ils ne se mettent point en peine, la postérité ne recevra pas cette excuse et, si elle voit paraître sur ce théâtre de petits et de médiocres acteurs, pendant que d'autres qui étaient capables de jouer les premiers rôles demeurent cachés derrière, elle blâmera sans doute le jugement qui aura fait un si mauvais choix.»

Ces paroles évidemment ne peuvent s'appliquer au cas de M. Brunetière lequel, quoique armé d'un critère infaillible, a précisément combattu en chaque occasion le formalisme, ce formalisme pharisaïque « dont l'ambition serait d'emprisonner la pensée dans des symboles immuables en même temps que de captiver l'action dans des observances inflexibles ». Nous ne

désespérons même pas que, par un malicieux retour de sa nature ultra-indépendante et volontaire, il ne trompe à bref délai l'attente que les quarante ont mise en lui, et ne se joigne, lui quinzième, aux immortels qui ont entrepris de faire rendre justice au labeur de M. Zola. Celui-ci au sein de la compagnie, représenterait incontestablement l'exception, et n'est-ce pas l'éminent critique qui l'a proclamé naguère : « Nulle part le droit des exceptions ne saurait être plus légitimement réclamé que dans l'Académie ; il est sa raison d'être, le titre même de sa fondation ; il est aussi l'essence même de ce qu'elle représente, de ce qu'elle *devrait* représenter avant tout : l'art d'écrire et la liberté de penser? »

(*La Flandre Libérale*, 1er Mai 1894.)

Une Poétesse Hollandaise à Sedan

Une Poétesse Hollandaise à Sedan

Un écrivain néerlandais, Mme Anna Ekker, auteur de diverses productions poétiques et de récits en prose avantageusement appréciés par les critiques de son pays, vient de séjourner, dans le courant de l'été dernier, sur les lieux qui furent témoins de la journée du 31 août 1870. La vivacité de ses impressions, la sincérité et la profondeur de son émotion, la naïveté même de la plupart de ses aperçus, ont donné au récit de son voyage un charme réel, dénué de tout artifice littéraire, troublant même parfois par une ingénuité de sentiments à la fois précieuse et touchante.

De la gare, un omnibus d'hôtel d'ai-

mable apparence, aux harnais luisants, tiré par un petit cheval gras et rond, conduit par un cocher jovial et poli proprement vêtu d'une livrée bleue à boutons d'or, l'avait menée à l'auberge. En descendant, elle s'amusa de la déconvenue de l'hôtelier cherchant, dans la voiture, le compagnon de voyage — le mari ou l'amant — qui lui fait défaut et que remplace un sommaire bagage de touriste : manteaux, parapluies, chaise pliante et quelques récents volumes sur la guerre. De ceux-ci, l'inspection rapide des titres renseigne l'aubergiste sur les intentions de la « dame seule », qui, d'ailleurs, par manie *questionneuse*, — manie féminine, et, encore plus, manie hollandaise, — précise bientôt le but de son excursion :

— Depuis ces écrits, il vient ici beaucoup de monde ?

— Certes... mais...

— Guère de dames, voulez-vous dire... Des messieurs seulement.

— En effet. Mon nom est cité dans plusieurs de ces livres.

— Ah!... Et que visite-t-on d'abord ?

— On commence par la maison des « Dernières Cartouches... ».

— De Neuville n'a pas exagéré?

— Pas le moins du monde.

— La maison est toujours là?

— Mais oui; dans l'état où la guerre l'a laissée.

L'aubergiste est poli; mais, à la visiteuse avide d'accumuler mille détails sur son block-notes, il paraît trop réservé et trop peu expansif. Le patron coupe court à l'entretien en lui remettant un plan de la journée du 31 août. « Vous examinerez cela à votre aise. » Déjà la carte est dépliée, de nouvelles questions se pressent sur les lèvres de

la poétesse hollandaise. Le propriétaire de l'hôtel de la *Croix d'Or* sourit ; il essaye de modérer ce flot menaçant, referme le plan et, avec une insistance appuyée : « Quand vous serez seule, dans votre chambre. »

A table d'hôte, elle a devant elle trois messieurs, fonctionnaires ou voyageurs de commerce ? A une autre table, au fond de la salle, une vingtaine d'officiers, dont chacun à tour de rôle examine d'un rapide coup d'œil cette voyageuse aux allures un peu excentriques. Le dîner traîne, la conversation ne s'amorce guère à la table des trois messieurs. Que faire pour tromper les ennuis de l'attente? Innocemment, elle déplie le plan, vérifie les emplacements des corps d'armée, retrouve, avec l'émotion que ses dernières lectures ont exaltée en elle, tous les noms tragiques des villages qui, depuis quelques semaines, lui sont devenus

familiers. Mais un murmure s'élève à l'autre table. Il devient, ce murmure, si significatif que, tout effarée, la pauvrette s'arrache à sa contemplation et relève la tête. Tous les yeux des militaires sont fixés sur elle. Elle rencontre des regards ironiques, des regards courroucés, des regards indulgents, mais qui ne l'en avertissent que plus clairement qu'une faute vient d'être commise. Par qui cette faute? Elle ne comprend toujours pas : inexpérience personnelle des délicatesses d'âme?... Indifférence professionnelle ou égoïsme racique pour les contingences usuelles?... Son étonnement n'a d'égal que sa sincérité lorsque enfin un de ses trois voisins, le plus jeune, lui donne le mot de l'énigme. « Pas en public... quand vous serez seule... Dans votre chambre... Ici, voyez-vous, la blessure saigne toujours. » La blessure saigne toujours! C'est la

constatation qu'elle va faire à chaque station de son pélérinage...

Elle comprend mieux encore le lendemain, sur la route de Bazeilles, devant la sentinelle qui, la main au casque, lui demande : « Madame n'a rien à me dire? »

Qu'est-ce donc encore? Que lui veut-on? Mais le soldat, insistant et poli, désigne le carnet de notes qu'elle tient à la main. « Madame doit cacher celà... Ne pas écrire ou dessiner en cours de route... Madame pourrait se créer des ennuis... Vous comprenez, de l'espionnage!... »

Et déjà son imagination de poétesse du Nord lui montre un cachot ouvert, une porte de prison qui se ferme, des verrous qui grincent... Heureusement, une charrette de paysan s'avance sur la route. Le rural est d'humeur accueillante. Il revient du marché et offre à la voyageuse une place près de lui.

— Où allez-vous?

— A Bazeilles.

— C'est parfait. Je vous déposerai près de l'arbre où Mac-Mahon fut blessé...

L'homme tire sur les guides, agite son fouet.

L'attelage s'ébroue et part dans les cahots. Les têtes ballottent de droite et de gauche.

— Vous rappelez-vous quelque chose de la guerre ?

— Vous dites?

Le fouet siffle dans l'air; la figure du paysan prend tout à coup un aspect de dureté âpre et rageuse.

— Si je me rappelle quelque chose de la guerre!... J'y ai perdu trois fils... trois!... sans compter le reste!... Tout a été, chez moi, volé, brisé, brûlé. J'avais vingt-quatre vaches, un troupeau de moutons, des chèvres, un magnifi-

que verger en plein rapport. J'avais aussi une maison acquise avec des économies longuement réunies par les miens, par des générations de travailleurs. J'ai tout perdu... tout! Ma femme mourut de désespoir. Maintenant, je suis seul, et c'est à peine si, de temps à autre, je peux conduire un ou deux porcs au marché. Ah! j'ai crève-cœur! crève-cœur! crie l'infortuné en montrant le poing à d'imaginaires ennemis.

Il désigne les terres incultes qui bordent la route, puis ajoute :

— Tout a été ravagé et détruit. Il y avait ici des maisons, de beaux champs, des prairies... Bazeilles était un village florissant; Sedan était une ville prospère. Ici, on tissait le drap; ailleurs, on le découpait, on le vendait. La gilde de Bazeilles comprenait cinq cents membres; c'est à peine si, aujourd'hui, elle en compte soxante-quinze.

Et le même cri revenait, la même expression de terroir, dolente et régulière comme un refrain de complainte :

— J'ai crève-cœur!

L'arbre de Mac-Mahon. — La voyageuse met pied à terre, remerciant l'automédon de sa course et de ses renseignements, dont elle fera ses choux gras pour ses précieuses *notules*. Et une formule d'adieu de son pays monte à ses lèvres :

— Que d'heureux jours puissent revenir pour vous!

— La chance n'est pas grande! crie l'homme, fouettant son bidet. Merci tout de même, et bon voyage!...

*
* *

— Madame Bourgerie?

Elle est sur le seuil d'une petite maison qu'encadre la haie d'un jardinet. Une vieille femme, aux jambes raidies,

s'avance, lui souhaite la bienvenue et l'invite à la suivre. Elle a sous les yeux l'intérieur connu, la chambre du tableau de Neuville, avec ses murs et son plafond troués. L'horloge pend de guingois, ses aiguilles, arrêtées par la fusillade, marquant l'heure de l'agonie des héros.

— Je suis venue expressément pour recueillir des impressions sur la terrible journée.

— Bien, dit la vieille. Entrez là dans ces chambres. Mon fils et moi, nous avons réuni quelques objets...

L'horreur de la lutte, brusquement, se dévoile à la voyageuse insuffisamment préparée, par de hâtives lectures et une imagination vive et romanesque, au contact des réalités sinistres. Elle s'exalte et s'enfièvre dans cet endroit où tout lui parle de mort et d'effroyables souffrances, pas assez, cependant,

pour qu'elle oublie d'énumérer, en ses crayonnages, quelques objets entrevus : shakos défoncés, épaulettes saxonnes déchiquetées à coups de sabre, restes lamentables de casques hessois et de schapskas prussiens; elle note encore des braies de zouaves et des guêtres de turcos percées de balles, marbrées de poisseuses et noires zébrures de sang. Sur une plaque de ceinturon, elle lit : *Providentiæ memor* ; sur une autre : *Suum cuique*. Une chose l'attire, fixe sa méditation et provoque en son esprit un curieux rapprochement : une paire de bottes prussiennes, lourdes, grossières, à semelles formidables, solides à courir tous les chemins d'Europe.

Au fils Bourgerie, qui entre, elle crie: « Montrez-moi donc des godillots de soldat français. » Mais Bourgerie hausse les épaules. Alors, sur son carnet de voyage, la poétesse enregistre l'impres-

sion déduite de ce silence : « Dans le musée de la maison Bourgerie on ne trouve pas de chaussures de soldat français. Ah! les pauvres soulliers de carton détruits, déchirés, réduits en bouillie, à ce point qu'il a été impossible d'en retrouver un seul, et encore moins d'en conserver une paire pour la montrer aux touristes. »

A ses hôtes elle traduit cette annotation bizarre. Bourgerie baisse la tête, et voici qu'en l'honneur de la visiteuse le tableau de la bataille se présente tout à coup à son esprit. Avec quelle avidité la romanesque Hollandaise écoute ce récit! Quelle aubaine pour ses petits cahiers! Bourgerie est au milieu du combat. Il a servi dans l'artillerie, et les oreilles lui saignent sous l'horrifiant vacarme de la canonnade. Pendant trois jours, il fut complètement sourd. « A la fin, s'écrie-t-il, nous

luttions un contre dix. Ici, dans cette chambre, il y avait quarante cadavres, et une centaine dans le jardin. Dans ce lit, on a trouvé le corps d'un soldat sans aucune blessure apparente et qui a succombé à l'épouvante. Sur ce champ, en face de la maison, on a ramassé plus de quinze cents des nôtres... Ah! l'horrible spectacle!... De l'avoir vu j'ai perdu force et courage et toute envie de labourer et de faire fructifier ce sol... Et nous sommes tous ainsi, dans le pays... Cela vous paraît incroyable?... Rien n'est plus vrai cependant. A ces terres trempées du sang de nos proches et de nos amis, personne n'ose plus toucher...

— Comment peut-on vivre ici, gémit la visiteuse, troublée profondément par cet affaissement d'énergie.

— Ah! oui! est la réponse. Que voulez-vous? Malgré tout, nous aimons ce

coin de terre, il nous tient étrangement au cœur... Et puis, on attend toujours... oui, de rendre le coup à ceux qui nous l'ont porté. Allez donc partout, dans nos villages, dans nos fermes; vous verrez ici qu'on n'a rien oublié... Nous n'oublierons jamais!...

L'homme re raidit, sa parole éclate, son poing est prêt à frapper.

— Monsieur Bourgerie, je vous en prie...

Dehors, des voix, des pas s'approchent :

— Sind wir hir beim *Dernières Cartouches*?

Une bande d'excursionnistes teutons entoure la maison.

La face de Bourgerie s'empourpre.

— Antoine, sois prudent, supplie la mère.

Le fils Bourgerie ouvre une fenêtre,

montre une face de colère, profère un juron, et, avec un grand geste, découvrant l'espace :

— Marche!

La mère gémit :

— Antoine! Tu vas te faire encore une affaire avec les juges... Il ne veut pas que des Allemands entrent ici... Pourtant, notre petit musée apporte un peu d'argent dans la maison... Et la vie est devenue si dure, depuis 1870...

*
* *

Mme Ekker quitte la maison, marchant vers d'autres lieux où se prolongent de semblables détresses physiques et morales. Dans son cerveau reste gravée à jamais l'image de ces deux malheureux qui ont vu le sang des leurs ruisseler autour de leur maison, qui continuent à résider en ces lieux et à y vivre de l'horrible souvenir. Malgré la

belle matinée d'août qui s'éploie en brumes dorées sur les guérets, elle répète :

— Comment peut-on rester ici?

A ce moment précis, par un irrésistible retour de naturel et de sincérité, toute son exaltation littéraire et un peu artificielle s'écroule et se fond devant la réalité brutale, autrement vigoureuse et poignante.

Et dans son carnet elle note :

« J'étais venue, avec l'idée (que je trouvais très brillante) de parcourir le champ de bataille, une carte à la main et relisant des passages de la *Débacle*... Mais ici, dans la solitude de ces champs dévastés, sans témoins, et ne cherchant plus à guider ni à dompter mes émotions, tout souci d'attitude m'a abandonnée, tout effort de passion me fut désormais inutile. Le livre m'est tombé des mains ; la carte m'est devenue

indifférente, tandis que je m'asseyais lasse et brisée sur ce sol où tant d'autre se sont couchés pour mourir. »

*
* *

Elle se promène dans Bazeilles, causant de-ci, de-là, de la terre, des récoltes, du temps qu'il fait, de la guerre enfin.

La voici chez Mme Bouvien, une brave et avenante sexagénaire, qui l'invite à prendre le café « à la mode française ».

Bouvien était, avant la guerre, un important tisseur de drap et un protestant ardent. Mme Bouvien a perdu en 1870 son mari, ses deux fils et ses trois gendres.

La digne veuve ne ménage pas ses confidences à la voyageuse hollandaise. « Mon mari avait ici beaucoup d'influence. Le soir, les coréligionnaires

s'assemblaient chez nous, autour de Bouvien, qui lisait le journal. Ils n'étaient guère nombreux, à cette époque, ceux qui savaient lire, et, parmi les tisserands, Bouvien était le seul qui recevait régulièrement un journal.» D'une situation qui fut prospère et considérée, il ne restait à Mme Bouvien, le lendemain de la bataille, qu'une cloche, un chaudron et un fer à repasser. C'est tout ce que l'on put retrouver parmi les décombres de sa maison. Encore le fer à repasser et le chaudron étaient-ils enfoncés dans la terre à un mètre de profondeur.

Le regard de la poétesse découvre, dans la demeure actuelle de Mme Bouvien, quelques vieux meubles de chêne sculpté, solides et de bel aspect.

— On est venu à votre secours?

— Le pasteur, M. Gulden, de notre petite colonie protestante, a pris nos

intérêts sous sa sauvegarde. Il a fait un voyage en Angleterre, mendiant des meubles et des ustensiles de ménage pour Bazeilles dévasté. Les Anglais ont été généreux. M. Gulden est revenu avec une grande quantité d'armoires, de bois de lit, de chaises, de tables, dont il a aussitôt effectué le partage.

Quelqu'un pousse la porte, dépose un panier de pommes de terre dans le corridor.

— C'est toi, Lisette? demande Mme Bouvien.

Lisette entre et s'assied ; c'est l'heure du goûter.

— Nous faisons « ménage à deux », explique la vieille dame. C'est plus avantageux. Lisette va au marché, tandis que j'entretiens la maison.

Tout en parlant, Mme Bouvien a dressé la table : trois grandes jattes sur

une nappe de blancheur éclatante, une cafetière de porcelaine, un pot de confiture. Tout cela d'une propreté, d'une netteté telles que la visiteuse hollandaise, qui doit pourtant s'y connaître, s'extasie. Mme Bouvien met un couteau et un plateau entre les mains de la visiteuse.

— Vous couperez des tartines, madame.

Couper des tartines, elle, une poétesse hollandaise! Tout de même, elle se décide, elle fait de son mieux pour enlever de l'énorme pain des tranches légères et uniformes. Et la manœuvre intéresse sa désuétude ordinaire, car elle y revient en détail dans son journal.

« Aussitôt qu'une tranche de pain tombait dans le plateau, Mme Bouvien s'en emparait, la recouvrait d'une gelée transparente de cerises et de groseilles,

empilait ces tranches les unes sur les autres, puis d'un coup de couteau, les partageait. Alors nous rapprochâmes nos chaises de la petite table, et je mangeai d'un excellent appétit.»

Un bruit de pilon dans le corridor; la porte s'ouvre devant un cul-de-jatte, le tronc ballottant entre des béquilles.

— Une dame hollandaise, Emile, qui visite le champ de bataille.

C'est Émile Marchet, un tisserand à qui Mme Bouvien loue un arrière logis et avec qui elle partage ses repas dans la solidarité touchante des vaincus et des humbles.

Les deux femmes s'empressent autour de l'infirme et l'installent commodément dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici? demande le tisserand avec une brutalité affectée qui s'apparie à une bonhomie naturelle.

— Je voulais voir Sedan...

— Et savoir si nous nous sommes faits à la chose?... Ah! jamais! hurle le misérable.

On lui verse un bol de café qu'il agrippe d'une main tremblante. Il clame :

La patrouille allemande passe.
Baissez la voix, mes chers petits :
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace!...

— On chante cela chez ma sœur, de l'autre côté de la frontière... Qu'en dites-vous, madame Bouvien? Vous avez connu Émile Marchet autrement que dans ce débris de chair à canon qui sautille sur des bâtons... La semaine prochaine, il y aura trente-deux ans qu'on entendit ici, à l'aube, par un temps de brouillard épais, le tambour du village battre le « sauve-qui-peut ».

Les non-combattants, pris de panique, s'enfuirent par la frontière belge, vers Bouillon.

Et, sans transition, se tournant vers l'étrangère :

— Êtes-vous sortie du village?... Avez-vous vu le cimetière de Floing? Allez donc faire un tour par là, si vous voulez faire provision d'émotions...



Le lendemain, un dimanche, Mme Ekker visite Balan, le Fresnoie, Donchery. Partout les routes sont bordées de tombes, monticules funèbres de trois à quatre mètres de haut, larges de deux, où dorment les petits soldats de 1870, sous des inscriptions ingénues et touchantes, sinistres, néanmoins, dans la généralisation de l'anonymat : « A nos braves», « A nos amis».

Ses pensées subissent l'influence an-

goissée du paysage. Elle note cette réflexion grave : « Si ce n'est pas ici que l'on peut mesurer toute la profondeur de la douleur humaine, où donc le ferait-on?... » Et cette question revient : « Vivre ici?... Comment le *peut*-on?... Comment le *veut*-on?... »

A l'entrée de Floing, des enfants demandent : « Que vient faire ici cette dame?» Elle s'informe du chemin du cimetière. On lui répond qu'il est dimanche soir, qu'il est 8 heures et demie. N'importe, elle ne s'en retournera pas sans avoir vu ce qu'elle a voulu voir.

Elle frappe à la porte du gardien. L'homme, en manches de chemise, accède à sa prière, prend la clé et montre le chemin. On fait quelques pas dans le jardinet, sur le côté de la maison. Un escalier est là, de sept ou huit marches de pierre, qui conduit à une

porte à claire-voie s'ouvrant dans la haie. On est dans l'ossuaire.

A sa grande surprise, elle ne voit que quelques pierres tumulaires : elle en compte trois debout et bien apparentes. Mais le sol est couvert d'une végétation puissante et haute, comme un champ d'épis, des fleurs et des verdures, dans lesquelles elle s'enfonce jusqu'au cou, jusqu'au front.

— Je ne vois pas très bien, dit-elle au gardien, occupé à cueillir un bouquet d'immortelles.

— Mais, ici... et là!... ils sont partout!

Dans la nuit tombante, ses yeux fouillent de nouveau la nature sauvage, inquiétante et étrangement opulente. Elle reconnait deux autres tombes. Alors elle compte : trois, quatre, cinq... « Il n'y a ici que cinq victimes... Des chefs, peut-être? »

— Mais non, partout... ils sont partout! répète l'homme.

Il lui met brutalement les fleurs entre les mains, et, s'accroupissant, il crie :

— Ils sont à fleur de terre... mais à fleur de terre... Tout ici n'est qu'une tombe ; ils sont les uns sur les autres, les uns à côté des autres... jusqu'à la surface.

Ses doigts écartent les herbes, grattent la terre, amènent des ossements...

Une terreur saisit la pauvre femme. Les jupes troussées, les pieds touchant à peine le sol, elle fuit à travers les fleurs, remonte l'escalier de pierre, la poitrine haletante, tandis que, derrière elle, la voix du gardien explique encore :

— Il y en a trois mille cinq cents! trois mille cinq cents!

Maintenant, elle presse le pas sur la route, dans sa hâte de s'éloigner à ja-

mais de ce contact qui l'affole, de ces champs sinistres, de ces villages funèbres « où l'on n'oublie pas », où la réalité, touchée de près, épouvante et désespère.

Un passant, témoin de sa frayeur et de sa fuite, lui crie de loin :

— Allez donc voir le cimetière de Sedan... C'est bien autre chose !

Mais le lendemain, après une nuit troublée, sur le conseil même de ses hôtes, que l'extrême impressionnabilité de cette pensionnaire inquiète, elle abandonne ce douloureux coin de France pour un autre, — l'Auvergne, — où les charmes profonds de l'été finissant apaisent peu à peu ses nerfs et lui font reprendre goût à la lecture des livres, des livres si différents — toujours ! de la simple et cruelle réalité.

(*Revue Hebdomadaire*, 7 mars 1903.)

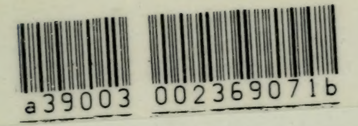
FIN

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR

J'ai cru devoir réunir dans ce volume des « Notes Littéraires » *qui furent éparpillées de-ci, de-là, au cours d'une vie déjà longue consacrée aux lettres et au journalisme. Elles ne sont pas d'hier, ni même d'avant-hier. Cela n'ajoute rien à leur mérite — au contraire —, mais peut leur servir, au besoin, d'excuse.*

F. F.


a39003 002369071b